



André Durand présente

“Le testament d’un poète juif assassiné”
(1980)

roman d’Élie WIESEL

(280 pages)

pour lequel on trouve un résumé

des notes explicatives (page 4)

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 14)

l’intérêt littéraire (page 18)

l’intérêt documentaire (page 20)

l’intérêt psychologique (page 26)

l’intérêt philosophique (page 30)

Bonne lecture !

Résumé

(la pagination est celle de l'édition dans la collection Point)

En 1972, à Jérusalem, Gershon Kossover, dit Grisha, jeune Juif soviétique, en 1972, arrive en Israël, où il a obtenu la permission d'émigrer (pages 9-14).

Un court texte en italiques contient des propos dont on comprendra plus tard qu'ils lui furent tenus par un certain Zupanev (page 15).

Grisha lit le testament que son père a écrit en prison, et qui a été dérobé par un greffier nommé Viktor Zupanev. Mais seuls de courts extraits nous en sont donnés (pages 16, 18-19). On revient à Grisha qui attend sa mère dont il se demande si elle aimait son père, et qui découvre la vie en Israël (pages 19-27).

Un plus long extrait du testament de Paltiel Kossover (pages 28-40) lui permet d'évoquer son enfance dans le quartier juif de la petite ville russe de Barassy où il est né en 1910, dans une famille de juifs orthodoxes qui échappa miraculeusement à un pogrom.

Puis est évoquée l'enfance de Grisha dans la ville russe de Krasnograd, et la jalousie qu'il éprouva à l'égard du Dr Mozliak qui était devenu l'ami de sa mère (pages 41-46).

Un court texte en italiques (page 46) redonne la parole à Zupanev, alors veilleur de nuit à Krasnograd et dont on a appris qu'il était l'ami de Grisha.

Le testament de Paltiel Kossover reprend (pages 47-60), et nous le montre émigrant en Roumanie avec sa famille, en 1917. Il grandit dans le ghetto juif de Lianov, étudia le "*Talmud*" et la Kabbale, attendit le Messie jusqu'à ce qu'un condisciple, Éphraïm, lui fasse connaître un communisme qu'il pratiquait «*sans le savoir*» puisqu'il avait pris conscience des inégalités sociales.

Grisha à Krasnograd (pages 61-63) pose des questions sur son père à sa mère, qui était réticente. À Jérusalem, une amitié se noue avec Katia (pages 63-66).

Le testament de Paltiel Kossover (pages 67-76) montre la poursuite des conversations avec Éphraïm, qui lui apprend qu'on peut hâter la venue du Messie par l'action révolutionnaire, dans laquelle Paltiel s'engagea en partant à l'étranger, pour échapper au service militaire, avec l'accord de son père qui lui fit promettre de rester juif.

Une lettre de Paltiel à Grisha (pages 76-78) reprend les conseils de père à fils qu'il avait lui-même reçus en 1925.

Un texte de Zupanev (page 79) indique, sans plus, «*l'accident*» dont a été victime Grisha, ce qui crée un suspense, et est racontée la naissance de la relation entre le jeune homme et le veilleur de nuit qui savait plein de choses (pages 79-86).

Le testament de Paltiel Kossover (pages 87-99) raconte son arrivée à Berlin en 1928, où il participa à l'effervescence intellectuelle, non sans «*un dédoublement de personnalité*» car ses amis communistes, Bernard Hauptmann et Inge (avec laquelle il découvrit l'amour), entreprirent de lui faire abandonner ses pratiques religieuses.

À Jérusalem (pages 100-107), Grisha raconte à Katia son amour pour Olga, empêché par l'antisémitisme ; évoque, mais sans l'expliquer, l'accident qui l'a rendu muet ; fait enfin l'amour.

Le testament de Paltiel Kossover (pages 108-116) raconte la montée du nazisme à laquelle les communistes assistèrent, les élections de 1933 détruisant leurs espoirs de porter le peuple au pouvoir puisque ce fut Hitler qui le prit. Bernard Hauptmann se suicida. Paltiel fut contraint de quitter Berlin pour Paris, où Inge refusa de le suivre. Le dernier jour, il remarqua un «*Juif souverain*», inconscient du danger (page 121).

Des poèmes de Paltiel Kossover qui sont inédits, qui ont été écrits en prison, sont insérés (pages 124-126), et apparaissent les questions que se posa Grisha au sujet de l'amitié que lui portait Zupanev (pages 126-127).

Le testament de Paltiel Kossover (pages 128-146) le montre faisant la connaissance, dans le train qui le conduisait à Paris, de cette étrange personne qu'il avait vue à Berlin : c'était un certain David Aboulesia qui prétendait être à la recherche du Messie, partout dans le monde ; qui offrit son aide à Paltiel, et le logea dans son hôtel, place de la République (pages 128-133, 140). C'était le temps du Front populaire. Paltiel pénétra très vite dans le milieu juif communiste du journal "*La Feuille*" et de

son rédacteur en chef, Pinsker. Ses premiers poèmes furent publiés, ainsi que des articles qui déclenchèrent des polémiques politiques. Il eut une liaison avec sa logeuse, Sheina Rosenblum, et devint l'ami d'un grand communiste, Paul Hamburger.

Il interrompt son récit pour s'adresser à un «*citoyen magistrat*» (pages 146-147), et comparer la situation d'alors à celle de 1952.

Le retour au passé se fait habilement (pages 147-159) avec les amours de Paltiel et de Sheina Rosenblum, les manifestations du Front populaire, et, bien qu'il n'était pas membre du Parti, ses missions clandestines à Hambourg et à Jérusalem, où il retrouva David Aboulesia (pages 155-156).

D'autres adresses au «*citoyen magistrat*» (pages 159, 165) soulignent les analogies entre le passé et le présent, car le récit est celui du destin de Paul Hamburger qui, comme la plupart des agents du «*Komintern*» en Europe, fut alors rappelé à Moscou lors des grands procès stalinien. Il savait qu'il s'agissait vraisemblablement d'une purge, mais il s'y rendit quand même, et y fut liquidé. Paltiel décida de s'engager dans les Brigades internationales pour participer à la guerre d'Espagne (page 167).

Une plus longue intervention de Zupanev (pages 168-179) est un hommage à la résistance du poète lors des interrogatoires et des tortures, en dépit de l'efficacité de la répression par le système soviétique. S'intercale un passage du testament où Paltiel médite sur l'importance du silence (pages 171-174).

Un très long extrait du testament de Paltiel Kossover (pages 180-246) le suit en Espagne où, ayant été reconnu inapte au combat parce que trop chétif, trop maladroit, il ne fit donc guère qu'assister aux combats. Très vite, il s'interrogea sur la politique de Moscou : mise à l'écart des anarchistes et des trotskistes, arrestations et exécutions sommaires de nombreux communistes. Il y avait tant de combats internes chez les républicains qu'ils ne purent s'opposer efficacement aux franquistes. Dans la débâcle, Paltiel, qui se sentait plus juif que communiste, qui rencontra encore David Aboulesia (page 196), revint en France, où il échappa aux camps de réfugiés grâce à son passeport roumain. Mais, à la suite du pacte de non-agression germano-soviétique, il fut, comme tous les communistes étrangers, interrogé par la police, et expulsé. Il ne voulut pas rentrer en Roumanie, où il était recherché comme déserteur. Comme il était né en Russie, à Barassy, devenue Krasnograd, il put donc se prévaloir de la nationalité soviétique. Malgré toutes ses réticences à l'égard du régime stalinien, il choisit cette solution-là. Accueilli à Moscou par les écrivains juifs, il devint correcteur des Éditions d'État, fit des traductions, publia ici et là de ses poèmes, et connut les lenteurs et l'angoisse de la vie en Union soviétique. Puis la Deuxième Guerre éclata, à laquelle il participa avec enthousiasme, lui, «*qui n'est pas un héros*» et qui fut réformé, se rendant tout de même sur le front en tant que brancardier, et faisant alors la rencontre de celle qui est une jeune officière autoritaire, son chef méprisant, Raïssa. Il traversa les horreurs de cette guerre sans merci, se dépensa au-delà de ses forces, constata l'extermination des juifs par les Allemands, ce qui laissait les Russes indifférents, et découvrit qu'à Lianov toute sa famille en avait été victime. Devenu fossoyeur, il crut voir David Aboulesia (page 245), mais c'était le fossoyeur du cimetière de Lianov, «*veilleur messianique*».

D'autres poèmes de Paltiel Kossover, écrits en prison et inédits, sont insérés (pages 247-249).

En 1972, à Jérusalem, à l'annonce de l'arrivée de sa mère, Grisha s'interroge sur sa conduite et sur celle du Dr Mozliak (pages 250-256), la nature de «*l'accident*» étant enfin révélée : il s'était volontairement coupé la langue pour endormir la méfiance de celui dont il supposait qu'il travaillait «*pour les Organes*» (page 252), c'est-à-dire pour le K.G.B., qui ne l'aurait donc laissé partir que parce qu'il le croyait condamné au silence.

Le récit de Paltiel Kossover reprend (pages 257-282). Blessé, il retrouva à l'hôpital Raïssa, qui, ne reconnaissant pas le brancardier, s'intéressa au poète. Elle était juive, en proie à la culpabilité elle aussi. Elle devint sa femme. Paltiel adhéra au Parti par reconnaissance pour l'Armée rouge et en dépit du stalinisme, voyant dans la révolution communiste un idéal qui ne s'opposait pas au judaïsme puisque l'U.R.S.S. était alors sioniste. Quand revint la paix, il fit paraître son recueil de poèmes, et connut de brèves années de bonheur et de notoriété relative. Car son deuxième recueil ne fut pas publié : déjà, la politique de Staline s'était retournée contre les juifs ; «*pogrom d'un nouveau genre*», on condamna une culture, une littérature, une langue. Paltiel et Raïssa s'éloignèrent, à Krasnograd,

l'ancienne Barassy, où naquit Grisha, qu'il fit circoncire tandis qu'il reprit ses phylactères, s'attendant à son arrestation, qui est escamotée dans une ellipse (page 279).

En prison, enfermé dans «*l'isolateur*», il fut interrogé (qui est David Aboulesia? demanda le juge, et Paltiel crut le voir dans sa cellule : hallucination de poète, se demanda-t-il, pages 280-281), torturé, sommé d'avouer des crimes qu'il n'avait pas commis. Il tint bon : pour une fois, le présumé coupable avait résisté. En désespoir de cause, le juge l'invita machiavéliquement à écrire ce qu'il voulait pour qu'il se compromette, fasse les aveux qu'il n'avait pu lui extorquer par la force. Paltiel (ce sera son testament) raconta sa vie à son fils, bien qu'il pensait qu'il ne pourrait jamais lire ce texte. Il revint ainsi à ses origines, se mit à affirmer avec foi sa judéité, se déclara coupable d'être un nationaliste juif, ennemi du peuple russe bien qu'il ait combattu pour lui. Zupanev, le greffier du juge, se prit d'admiration pour ce poète, et, en cachette, garda le testament.

Le livre se termine sur une intervention de Zupanev (pages 283-290) qui rapporte la surprise, en août 1952, de l'ordre d'exécution donné par Staline, le calme et la noblesse de Paltiel devant le juge, son exécution par une balle dans la nuque.

Notes

Page 9

«*le Talmud*» (en hébreu, «*enseignement*») : Vaste ouvrage judaïque se présentant comme un commentaire de la «*Misnah*» (compilation des enseignements et des décisions de rabbins interprétant la «*Torah*»), visant à fournir un enseignement complet, et les règles à suivre sur tous les points de la vie religieuse et civile des juifs.

«*Rabbi Nahman de Bratslav*» : Rabbin (docteur de la Loi d'une communauté juive) des XVIIIe et XIXe siècles (1772-1810), fondateur de la dynastie hassidique de Bratslav. Né à une époque où l'influence de son arrière-grand-père, le Baal Shem Tov, s'estompait, il donna un nouveau souffle au hassidisme en combinant les enseignements ésotériques du judaïsme avec une étude approfondie de la Torah. Il attira des milliers de disciples de son vivant et jusqu'à nos jours.

«*Lod*» : Aéroport international de Tel-Aviv en Israël.

«*royaume du silence et de la peur*» : L'U.R.S.S., où les juifs étaient persécutés sans qu'on le sache toujours à l'extérieur.

«*le soir de Simhat-Torah*» : «*le jour de la joie*» ; Fête religieuse juive.

Page 11

«*Lehayim*» («*À la vie*») : Souhait qu'on fait au moment de boire.

Page 12

«*N.K.V.D.*» : Abréviations de mots russes signifiant «*Commissariat du peuple aux affaires intérieures*», la police secrète au temps de Staline.

Page 13

«*David Bergelson*» : Auteur russe écrivant en yiddish des œuvres réalistes pro-communistes, qui fut pourtant victime de la purge stalinienne de 1952. Élie Wiesel le considère comme «*un très grand romancier.*»

«*Peretz Markish*» : Poète et romancier russe en yiddish, qui contredit l'affirmation de Theodor W. Adorno sur l'impossibilité d'écrire de la poésie après Auschwitz en consacrant un recueil de poésie à la destruction des juifs d'Europe. Il affirma : «*En vérité je te le dis nous sommes tous morts à Lublin.*» Il fut victime de la purge stalinienne de 1952. Élie Wiesel confia qu'il *aime beaucoup ses poèmes en prose*.

Page 18

«*tchékistes*» : Membres de la Tchéka, police politique soviétique au temps de Lénine.

«*kolkhozes*» : Exploitations agricoles collectives.

«*communes*» : Structures administratives regroupant plusieurs villages.

Page 20

«*Kippour*» («Yom Kippour») : Dix jours après Rosh Hashana (qui est le début de l'année juive [voir page 64], jour de l'expiation et du pardon (septembre-octobre), jour de jeûne total, de privation de tout ce qui peut procurer un confort matériel, de récitation de prières spéciales devant permettre de demander pardon à Dieu pour ses fautes et d'obtenir l'absolution.

Page 21

«*cafetan*» (ou «*caftan*») : Ancien vêtement oriental, ample et long.

«*le Mur*» : Le mur des Lamentations, reste du Temple de Jérusalem où les juifs viennent se recueillir.

«*Yeshiva*» : École juive consacrée à l'étude des textes talmudiques et rabbiniques.

«*le Sinaï ou le Golan*» : Territoires conquis, le premier sur l'Égypte, le second sur la Syrie, au cours de la guerre de 1967.

Page 25

«*yiddish*» (ou judéo-allemand) : Ensemble des parlers haut-allemands des communautés juives d'Europe orientale.

Page 28

«*citoyen magistrat*» : Titre que portaient les juges en U.R.S.S. pour marquer leur appartenance au peuple.

Page 30

«*un hassid*» (de l'hébreu «Hassidout», «piété», «intégrité») : Un juif à la foi fervente, qui agit par amour, avec tendresse ; de là, un adepte du hassidisme, courant religieux juif, né en Pologne au XVIII^e siècle, qui s'inspire des croyances et principes de la Kabbale, et privilégie la prière plutôt que l'étude.

Page 32

«*Bar-Mitzvah*» (expression araméenne qui signifie littéralement «fils du commandement») : Cérémonie à la synagogue où, pour marquer sa majorité religieuse (treize ans), le jeune garçon lit la Torah.

«*Y.L. Peretz*» : Auteur polonais écrivant en yiddish.

«*le héder*» («*la salle*», en hébreu) : École primaire juive.

«*les kabbalistes*» : Ceux qui étudient la Kabbale (au sens propre, la tradition), interprétation mystique et allégorique de la Torah.

«*la Torah*» : Nom hébreu du Pentateuque (ensemble des cinq premiers livres de la Bible) ; pour les juifs, guide essentiel de la vie individuelle et collective.

«*matza*» : Pain azyne, sans levain, qui rappelle la fuite d'Égypte, moment où les Hébreux n'eurent pas le temps de faire du pain.

«*le Besht*» : Acronyme formé avec les mots «*Baal Shem Tov*» («*le maître du nom bon*»), titre donné depuis le Moyen Âge à qui connaît le vrai nom des êtres et des choses, en possède le secret et peut agir sur eux. (voir encore page 244).

«*Rabbi Akiba, Rabbi Shiméon bar Yohaï, le petit Rabbi Zeira de Babylone*» : Mystiques juifs du I^{er}, du II^e et du IV^e siècles.

Page 33

«*la prière de Misha*» : Prière de l'après-midi à la synagogue.

Page 34

«*pogrom*» : Mot russe (de «*po*», entièrement, et «*gromit*», détruire) qui désigne le soulèvement violent, souvent meurtrier, organisé contre une communauté juive.

Page 36

«*Égyptiens au temps du Pharaon, pillards au service de Hamman, croisés à l'ombre des icônes*» : Différents persécuteurs des juifs, les premiers poursuivant les Hébreux conduits par Moïse, les seconds obéissant aux ordres du ministre Assuérus ('*Livre d'Esther*', voir note pour la page 176), les troisièmes sévissant au temps du royaume latin de Jérusalem.

Page 37

«*le "Shema Israël"*» («*Écoute, Israël : le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un*») : Premiers mots du texte le plus connu du rituel juif, rassemblant trois passages du Pentateuque, véritable profession de foi qu'on récite aux offices du soir et du matin.

Page 41

«*les Pionniers*» : Mouvement de jeunesse soviétique, sur le modèle des scouts.

«*le Komsomol*» : Vaste organisation de la jeunesse soviétique de quatorze à vingt-huit ans.

Page 42

«*partisans*» : Soldats de troupes irrégulières faisant une guerre d'embuscades, francs-tireurs, guérilleros, maquisards.

Page 47

«*Sarajevo*» : Ville de Bosnie qui faisait partie autrefois de l'empire austro-hongrois, où eut lieu, le 28 juin 1914, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, qui déclencha la Première Guerre mondiale.

«*Tzedaka tatzil mimavet*» : Citation du '*Livre des Proverbes*' (10,2 ; 11,4) qui est traduite ensuite.

«*kopeck*» : Monnaie russe, centième du rouble.

Page 49

«*le Kaiser*» (mot allemand signifiant «*César*», «*empereur*») : L'empereur d'Allemagne ; ici, Guillaume II.

«*un moine [...] pouvoir maléfique [...] influence sur la Cour*» : Le moine Grigori Iefimovitch Novykh qui, ayant acquis une réputation de guérisseur, en profita pour assouvir ses appétits sexuels (ce qui lui valut son surnom de Raspoutine ou «*débauché*»), réussit à soulager le tsarévitch Alexis, devint ainsi le favori du tsar et de la tsarine, prit une grande influence sur le gouvernement avant d'être assassiné en 1916.

«*bolchevisme*» : Parmi les révolutionnaires russes de 1917, la tendance majoritaire qui voulait un marxisme intégral.

«*menchévisme*» : Parmi les révolutionnaires russes de 1917, la tendance minoritaire qui voulait un marxisme plus modéré.

«*socialisme*» : Toute doctrine d'organisation sociale qui entend faire prévaloir l'intérêt général sur les intérêts particuliers, dans un souci de progrès.

«*anarchisme*» : Conception politique qui tend à supprimer l'État, à éliminer de la société tout pouvoir disposant d'un droit de contrainte sur l'individu.

«*armistice de Brest-Litovsk*» : Signé le 3 mars 1918, entre la République soviétique et le bloc allemand, il mettait fin à la guerre et enlevait à la Russie la Pologne, les Pays Baltes, la Finlande, l'Ukraine, une partie de la Biélorussie, etc.

«*armées blanches*» : Celles des tsaristes.

«*armées rouges*» : Celles des communistes.

Page 50

«*Lodz*» : Ville de Pologne, au sud-est de Varsovie.

«*Safed*» : Petite ville de Galilée.

«*Minsk*» : Ville d'U.R.S.S., capitale de la Biélorussie (Russie blanche).

Page 52

«*Maïmonide*» : Théologien, philosophe et médecin juif du XIIe siècle.

«*Nahmanide*» : Talmudiste, kabbaliste, commentateur de la Torah (XIIIe siècle).

«*Menahem ha-Recaneti*» : Rabbin italien qui fut éminent à la fin du XIIIe siècle et au début du XIVe. Il fut le seul Italien de son temps qui consacra la majeure partie de ses écrits à la Kabbale.

«*le Maharal de Prague*» : Savant et kabbaliste du XVIe siècle qui aurait créé le golem, statue animée pour porter secours aux juifs.

«*l'Age d'Or*» : Période faste du judaïsme en Espagne que fut le Moyen Âge.

«*gaon*» (mot hébreu signifiant «sage honorable») : Chef spirituel. Le Gaon de Vilna, ou Rabbi Élie ben Salomon Zalman (1720-1797), par sa science proprement encyclopédique et sa stature morale exceptionnelle, fut la plus haute figure rabbinique du judaïsme d'Europe orientale.

«*Vilna*» : Capitale de la Lithuanie.

Page 53

«*ésotérique*» : Dont le sens est caché, réservé à des initiés.

Page 54

«*Aliyat-nesama*» : Élévation de l'âme.

Page 55

«*Okhrana*» («*Okhrannoye otdeleniye*», «Section de sécurité») : Police politique secrète de l'Empire russe à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

Page 56

«*l'Arche*» : Coffre où les juifs gardent les rouleaux de la Torah.

Page 57

«*Engels*» : Collaborateur de Marx.

«*Plekhanov*» : Introduceur du marxisme en Russie.

Page 59

«*messianisme*» : Croyance selon laquelle un sauveur viendra affranchir les êtres humains du péché, et établir le royaume de Dieu sur la Terre. Le marxisme est un messianisme sans Dieu car, selon lui, l'établissement de la paix et de la justice se ferait par l'action des masses.

Page 64

«*le jour du Grand Pardon*» : Le Yom Kippour (voir note de la page 20).

«*Golda*» : Golda Meir qui était alors la première ministre d'Israël.

«*Kreisky*» : Le chancelier d'Autriche.

Page 66

«*Kibboutz*» (en hébreu, «*collectivité*») : Exploitation agricole collective en Israël.

Page 67

«*Mapou*» : Romancier lithuanien qui écrivit en hébreu (1808-1867).

«*Mendélé*» : Romancier russe qui écrivit en hébreu et en yiddish (1836-1917).

«*Frisman*» : Écrivain polonais qui écrivit en hébreu et en yiddish (1861-1922).

«*Bialik*» : Poète russe qui écrivit en hébreu (1873-1934).

«*Rabbi Yonahan ben Zakkai*» : Dit *Rabban (notre Maître)*, chef spirituel du judaïsme en Palestine au Ier siècle après Jésus-Christ, l'une des personnalités clés dans l'élaboration du Talmud (le Temple étant détruit, il compila toutes les connaissances sur les moindres détails du rituel des sacrifices en vue de sa restauration par le messie).

«*Hillel l'Ancien*» : Sage de Palestine au 1er siècle après Jésus-Christ, président du Sanhédrin, tribunal religieux et civil.

«*mentor*» : Du nom d'un personnage de l'"*Odyssée*" qui est le maître de Télémaque, guide, conseiller, sage et expérimenté.

«*l'Aggada*» (on écrit aussi «*Haggadah*») : Mélange de récits historiques, de légendes, de paraboles, d'adages, d'homélies et de commentaires, qui, malicieusement ou poétiquement, définissent une morale.

Page 68

«*Yehouda Halévy*» : Un des grands poètes de l'Âge d'Or du judaïsme espagnol (1075-1141).

«*Don Itzhak Abrabanel*» : Homme d'État au Portugal puis en Espagne, enfin philosophe et exégète biblique à Venise (1437-1508) (voir pages 196-197).

«*Schlegel*» : Écrivain, philosophe et critique littéraire allemand, théoricien du premier romantisme (1772-1829).

«*Feuerbach*» : Philosophe allemand qui développa un humanisme athée et matérialiste, plus tard critiqué par Marx et Engels.

«*l'exil de la Shekhina*» : la «*Shekhina*», c'est l'Esprit de Dieu ; il aurait connu l'exil à la suite de la destruction du temple de Jérusalem.

«*"La critique de la raison pure"*» : Traité philosophique de Kant qui étudie «*l'étendue et les limites du pouvoir de la raison indépendamment de l'expérience*» (1787).

Page 71

«*les Téléphines*» : Les phylactères, deux petites boîtes cubiques et noires qui contiennent des passages de la Torah, et que le juif fidèle fixe au front et au bras gauche, à l'office du matin, les jours de semaine.

«*Maariv*» (mot hébreu signifiant «qui fait tomber le soir») : La prière du soir.

Page 72

«*le Kaddish*» (mot hébreu signifiant «sanctification») : Prière en l'honneur des morts, dite par l'officiant à la synagogue et par chaque juif.

Page 77

«*les mystiques et les politiques*» : Ceux qui sont animés par la spiritualité et ceux qui ne pensent qu'à la réalité sociale (peut-être allusion à la formule de Péguy : «*Tout commence par de la mystique et finit par de la politique*»).

Page 82

«*le Kremlin*» : Prestigieux ensemble de palais et d'églises qui fut la résidence des tsars puis des dirigeants soviétiques, et qui, par métonymie, désigne souvent le pouvoir russe ou, naguère, le pouvoir soviétique.

«*le Khoziain*» : Le propriétaire (surnom donné par les Soviétiques à Staline).

Page 83

«*Zinoviev*» (Gregori levseïevitch Apfelbaum, dit) : Homme politique russe qui fut un compagnon de Lénine, mais fut exclu du parti en 1934 par Staline qui l'accusait de complicité dans l'assassinat de Kirov, et fut condamné à mort comme opposant au régime (1936).

«*dialectique*» : Ensemble des moyens mis en œuvre dans la discussion en vue de démontrer, réfuter, emporter la conviction ; spécialement, depuis Hegel, marche de la pensée reconnaissant l'inséparabilité des contradictoires (thèse et antithèse) qu'on peut unir dans une catégorie supérieure (synthèse) ; pour Marx, dynamisme de la réalité qui évolue sans cesse de la même manière que la pensée chez Hegel.

Page 85

«son "J'accuse"» : Par analogie avec le retentissant article intitulé ainsi, que Zola fit paraître en 1892 et par lequel il prenait parti pour la révision du procès de Dreyfus, officier français qui, parce qu'il était juif, avait été injustement accusé de trahison et condamné.

Page 87

«*Rothschild*» : Famille de banquiers d'origine juive allemande dont le nom, très connu, est devenu symbole de grande richesse.

«*Rabbi Zousia*» : Rabbin hassidique d'Europe centrale, au XVIIIe siècle

Page 88

«*traité de Versailles*» : Signé le 28 juin 1919, dans la Galerie des Glaces du château de Versailles, entre la France et ses alliés, d'une part, et l'Allemagne, d'autre part, il mit fin à la Première Guerre mondiale.

«*Rosa Luxemburg*» : Socialiste révolutionnaire allemande, d'origine juive polonaise, qui joua un rôle éminent dans la social-démocratie allemande, puis fonda le parti communiste allemand avant d'être victime de la répression de l'insurrection spartakiste de janvier 1919.

Page 89

«*papillottes*» : Par analogie avec les morceaux de papier autour desquels on entourait autrefois les mèches de cheveux pour les friser, ces mèches elles-mêmes que les juifs orthodoxes laissent pousser sur les côtés du visage car il leur est interdit de le toucher avec une lame.

«*payés*» : Synonyme de «*papillottes*».

Page 90

«*Herr Rabbiner*» : Monsieur le rabbin (en allemand).

Page 92

«*Trotski*» (Leon Davidovitch Bronstein, dit) : Théoricien et homme politique russe (1879-1940) qui milita dans le mouvement révolutionnaire dès sa jeunesse, formula très tôt sa théorie de «*la révolution permanente*» qui l'opposa à Lénine et surtout à Staline qui l'expulsa d'U.R.S.S. (1929) et très certainement le fit assassiner au Mexique.

Page 93

«*Leon Davidovitch*» : Prénom et patronyme (nom du père qu'on indique en Russie : «*vitch*» = «*fils de*») de Trotski.

«*Vladimir Illitch*» : Prénom et patronyme d'Oulianov, dit Lénine.

Page 102

«*Bohdan Khmelnitzki*» : Chef cosaque du XVIIe siècle qui se livra à des pogroms très meurtriers, détruisant sept cent quarante-quatre communautés.

Page 109

«*cités pécheresses de la Bible*» : Sodome et Gomorrhe qui, coupables de répression à l'encontre de des étrangers (non respect des lois de l'hospitalité) et des pauvres (non respect des lois de la charité) furent victime de la colère divine qui les détruisit par le soufre et le feu.

«*les Sabbatéens*» : Secte qui se forma au XVIIe siècle autour d'un faux messie.

«*Tucholsky*» : Écrivain allemand (1890-1935) qui fut critique du nationalisme et du militarisme, et dut s'exiler à l'arrivée du nazisme.

«*Brecht*» : Dramaturge et théoricien du théâtre allemand (1898-1956), créateur d'un théâtre engagé où il mit en œuvre son principe de la «*distanciation*» (voir, dans le site, BRECHT Bertolt).

«*Stanislavski*» : Comédien et metteur en scène russe (1863-1938), promoteur d'un théâtre réaliste.

«*Wachtangov*» : Metteur en scène et directeur de théâtre russe.

«*la nouvelle politique économique de Moscou*» ou NEP : Politique économique mise en œuvre en U.R.S.S. à partir de 1921 qui, «repli stratégique» dans la construction du socialisme, introduisit une relative libéralisation économique, donna au capitalisme «une place limitée pour un temps limité», pour redynamiser le pays qui, en 1921, sortait d'une guerre mondiale, d'une révolution, d'une guerre civile et d'une famine.

«*Goebbels*» : Membre du Parti national-socialiste, alors journaliste, qui produisait de nombreux discours où se manifestaient ses talents d'orateur.

«*Goering*» : Membre du Parti national-socialiste, qui, élu aux élections législatives de mai 1928, en tant que député en Bavière, était devenu l'un des douze premiers députés nazis au Reichstag.

«*le Führer*» (en allemand, le guide) : Titre porté par Adolf Hitler, sur le modèle de celui (le Duce) que s'était donné Mussolini en Italie.

Page 110

«*Maître Eckhart*» : Eckhart von Hochheim (1260 - 1328), théologien et philosophe dominicain, le premier des mystiques rhénans.

«*Hegel*» : Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), philosophe allemand dont l'œuvre, l'une des plus représentatives de l'idéalisme allemand, eut une influence décisive sur l'ensemble de la philosophie contemporaine.

Page 111

«*Kurt Eisner [...] Ernst Toller [...] la République rouge de Bavière*» : Après l'effondrement de la monarchie bavaroise en novembre 1918, Kurt Eisner proclama la république dont il devint le Premier ministre tandis qu'Ernst Toller était un des membres du gouvernement ; Kurt Eisner fut assassiné par un officier monarchiste ; une «République des conseils» (= soviets) fut proclamée par des communistes bavarois, bientôt débordée par des Russes, avant que Munich soit reconquise par l'armée.

Page 112

«*poing levé*» : Salut gestuel, expression de révolte, de force ou de solidarité, surtout utilisé par les activistes de gauche, tels que : marxistes, anarchistes, communistes ou pacifistes; mais aussi par les nationalistes noirs.

«*un air hassidique*» : Le hassidisme du Besht (voir page 32) réhabilite la piété spontanée et joyeuse de l'ignare, introduit la danse et des chants extra-liturgiques.

Page 113

«*les rouleaux sacrés*» : Ceux de la Torah.

«*le sens de l'Histoire*» : Conception marxiste selon laquelle l'existence des classes sociales n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production, la lutte des classes menant à la dictature du prolétariat, et cette dictature elle-même ne représentant qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes.

Page 114

«*sioniste*» : Partisan du sionisme, mouvement politique et religieux visant au retour en Palestine («la Nouvelle Sion», Sion étant une montagne de Jérusalem), à l'établissement puis à la consolidation d'un État juif.

«*Weltbühne*» (en allemand, «la scène mondiale») : Magazine hebdomadaire allemand centré sur la politique, l'art, et les affaires.

Page 118

«*Senèque*» : Homme politique, écrivain et philosophe romain, adepte du stoïcisme, qui recommanda le suicide à Pison, et se suicida lui-même.

Page 121

«*svastika*» (mot sanscrit signifiant «de bon augure») : Nom d'un symbole (en forme de croix à branches coudées) sacré pour les Hindous, et dont les Nazis firent leur emblème.

Page 122

«*Frau*» : en allemand, «Madame».

«*liebe Frau*» : en allemand, «chère Madame».

Page 128

«*rue des Rosiers*» : Dans le quartier juif de Paris.

Page 129

«*ladino*» : Langue judéo-espagnole.

«*poésie midrashique*» : La Midrash est un recueil de commentaires rabbiniques, en style simple, direct et poétique.

«*Yehouda Halevy*», «*Shmouel Hanguid*», «*Eliezer Hakalir*», «*Mordehaï Yoseph Hakonen*» : Poètes de l'Âge d'or espagnol.

Page 130

«*pilori*» : Poteau ou pilier à plateforme portant une roue sur laquelle on attachait le condamné à l'exposition publique.

«*Séphardim*» (ou «sépharades») : Nom des juifs d'Espagne et du Portugal, et de leurs descendants établis dans les pays méditerranéens.

«*Zohar*» : Texte de base de la Kabbale.

Page 132

«*vous ne portez pas le chapeau*» : Les juifs mâles et les femmes mariées doivent se couvrir les cheveux.

«*Galicie*» : Ancienne province de l'Autriche-Hongrie, située au Nord des Carpathes (voir note pour la page 238) et divisée aujourd'hui entre la Pologne et l'Ukraine.

Page 135

«*kasher*» : Qui respecte les lois diététiques prescrites par la Torah.

Page 136

«*"Pariser Haint"*» : en allemand, «*Le Paris d'aujourd'hui*».

Page 143

«*Bergson*» : Philosophe français.

«*Breton*» : Poète français.

«*Blum*» : Homme politique français, dirigeant du parti socialiste.

«*Maurras*» : Écrivain français, défenseur d'idées d'extrême droite.

«*Drieu*» (Pierre Drieu de la Rochelle) : Écrivain français, défenseur d'idées d'extrême droite.

«*Malraux*» : Écrivain français.

«*Daladier*» : Homme politique français, membre du parti radical-socialiste, alors chef du gouvernement.

Page 151

«*manifestations de la République à la Bastille*» : À cause de leur valeur symbolique, c'est entre la Place de la République et la Place de la Bastille, à Paris, que, traditionnellement, les partis et organisations de gauche français font leurs défilés.

«*le Front populaire*» : Coalition des partis français de gauche qui arriva au pouvoir en 1936.

«*Maurice*» : Maurice Thorez, dirigeant du parti communiste français.

Page 154

«*le Carmel*» : Montagne d'Israël.

«*l'Agence juive*» : Organisme qui s'occupait de l'accueil et de l'établissement des immigrants juifs en Palestine.

Page 155

«*muezzin*» : Fonctionnaire religieux musulman attaché à une mosquée, et dont la fonction consiste à appeler les fidèles à la prière, du haut du minaret.

«*sépharade*» : voir la note pour la page 130.

Page 157

«*Sabra*» : Le nom de cette espèce de cactus a été donné aux Israéliens qui sont nés en Israël.

«*origine orientale*» : Parmi les juifs et parmi les Israéliens, on distingue ceux qui viennent d'Europe (les ashkénazes) et ceux qui viennent d'Orient (en fait, surtout d'Afrique du Nord : les sépharades).

«*procès à sensation en Union Soviétique*» : Ceux intentés par Staline à ses adversaires politiques.

Page 162

«*Shabbat*» (mot hébreu signifiant «abstention») : Septième jour de la semaine, du vendredi au samedi (d'un coucher de soleil à l'autre), consacré au repos et à la vie spirituelle.

«*Komintern*» : Abréviation de «*Kommounisticheski Internasional*», IIIe Internationale communiste fondée par Lénine en mars 1919, dissoute en 1943 par Staline.

«*Tatares [...] Ouzbeks*» : Peuples d'Asie, vivant alors dans des républiques de l'U.R.S.S..

«*Russe blanche*» : Partisane de l'ancien régime tsariste. Plus loin, on trouve «*gardes blancs*», «*terreur blanche*» (page 164).

Page 163

«*la cérémonie du Séder*» : Rituel de la soirée pascale rappelant la sortie des Hébreux d'Égypte.

Page 164

«*Séminaire*» : Staline entra en effet, en 1894, à l'âge de quinze ans, au séminaire orthodoxe de Tiflis (Tbilissi), dont il fut exclu en 1899 pour absentéisme, ce qui fit rejoindre alors les militants socialistes et marxistes qu'il fréquentait depuis un an. Beaucoup voient l'influence de ses études religieuses dans sa prose ponctuée de figure de style «messianiques». On lit d'ailleurs que «*depuis ses années de séminaire*», il a «*une sympathie particulière pour ce malheureux roi Saül*» (page 271).

Page 167

«*Les Brigades*» : Les Brigades internationales, unités de volontaires étrangers venus du monde entier pour participer à la guerre d'Espagne, défendre la République espagnole contre Franco, général qui prit la tête du soulèvement de 1936, et ses alliés fascistes et nazis. On y trouvait, par exemple, le futur Tito, l'écrivain français André Malraux, l'écrivain britannique George Orwell, le médecin canadien Norman Bethune.

Page 170

«*patronyme*» : Voir note pour la page 93.

Page 176

«*le Livre d'Esther*» : Livre de la Bible qui raconte l'histoire d'Esther, belle Juive vivant à la cour du roi de Perse Assuérus qu'elle épousa, obtenant la grâce des Juifs menacés par le vizir Hamman, à la place duquel elle fit monter son cousin Mardochée.

Page 177

«*Béria*» : Ministre de l'Intérieur et donc chef de la police soviétique sous Staline.

«*Abakoumov*» : Vice-ministre de l'Intérieur sous Béria.

Page 181

«*Joshua*» : Appelé en français Josué, il fut le successeur de Moïse à la tête des Hébreux à qui il fit conquérir la Terre promise.

Page 182

«*mois de Kislev*» : Novembre-décembre.

«*mois de Nissan*» : Mars-avril.

Page 184

«*libertaires*» : Partisans de la liberté absolue de l'individu, anarchistes.

«*la Casa del pueblo*» : La Maison du peuple.

«*centurie*» : Groupe de cent personnes.

Page 185

«*les loyalistes*» : Les partisans du gouvernement légitime, qui était la République.

«*Arriba España*» («Vive l'Espagne») : Cri de ralliement des franquistes.

«*No pasaran*» («Ils ne passeront pas») : Cri de ralliement des républicains.

Page 186

«*la cruauté rouge*» : Celle des communistes qui arborent le drapeau rouge, sont appelés «les rouges».

«*l'Inquisition*» : Tribunal ecclésiastique chargé autrefois de lutter contre les hérétiques (auxquels il imposait la mort par le feu), et qui sévit surtout en Espagne.

«*Koltchak*», «*Wrangel*» : Généraux russes qui furent les chefs des forces contre-révolutionnaires.

«*l'Ange exterminateur*» : On lit, dans "*Samuel*" (24, 16) : «L'ange étendit sa main vers Jérusalem pour l'exterminer».

Page 188

«*c'est Stalingrad avant Stalingrad*» : La bataille de Stalingrad (ville d'U.R.S.S.) se signala par des affrontements particulièrement longs (1942-1943) et violents, comme l'avaient déjà été ceux qui marquèrent la guerre d'Espagne.

Page 189

«*zigouiller*» (mot d'argot) : «tuer».

Page 190

«*les Ramblas*» : Avenue emblématique de Barcelone qui relie la Place de Catalogne, centre névralgique de la ville, au vieux port où se dresse la colonne de Christophe Colomb.

«*Montjuich*» : Quartier de Barcelone, situé sur un promontoire au sud-ouest de la ville, qui surplombe le port et la vieille ville. Le nom signifie «Colline des juifs» en catalan médiéval, ce qu'Élie Wiesel semble ignorer.

Page 191

«*phalangiste*» : Membre de la Phalange, organisation de droite qui joua un grand rôle dans la guerre d'Espagne aux côtés des troupes de Franco.

«*Miguel de Unamuno*» : Écrivain et philosophe espagnol dont sont cités "*Vie de Don Quichotte et Sancho Pança*" et "*Le sentiment tragique de la vie*" (page 192).

Page 192

«*Marranos*» (mot espagnol signifiant «cochon») : Juifs d'Espagne ou du Portugal qui, convertis de force au catholicisme, observaient secrètement la loi juive.

«*Rabbi Itzhak Lourie*» : Maître de l'étude du "*Zohar*", au XVI^e siècle.

«*Shammaï*» : Figure majeure de la "*Mishna*", au I^{er} siècle.

«Hillel» : Contemporain et adversaire de Shammaï.

Page 197

«*la Troisième République*» : Le régime politique en France de 1870 à 1940.

Page 201

«*Loubianka*» : La prison de Moscou.

Page 203

«*Munich*» : Ville d'Allemagne où, en septembre 1938, la France et la Grande-Bretagne, par crainte d'un conflit, laissèrent Hitler annexer le territoire des Sudètes, et l'incitèrent ainsi à poursuivre sa politique d'expansion, la Seconde Guerre mondiale ayant tout de même lieu.

Page 205

«*Boukharine et Radek*» : Deux membres du Politburo (contraction de «bureau politique», qui fut institué en 1919, et fut l'organe suprême du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique, définissant sa politique, sa ligne directrice) dont ils furent expulsés en 1936, le premier étant même condamné et exécuté.

«*deux chefs d'État concluent un pacte*» : Le pacte germano-soviétique conclu entre Hitler et Staline en 1939, changement brutal et complet de la politique de l'U.R.S.S. que les communistes du monde entier durent aussi effectuer.

Page 206

«*Molotov et Ribbentrop*» : Les ministres des Affaires étrangères soviétique et allemand, signataires d'un pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'U.R.S.S..

Page 209

«*Isaac Babel*» : Écrivain juif soviétique, exécuté en 1941 et réhabilité en 1954.

Page 211

«*Mikhoels*» : Comédien juif soviétique.

«*Markish, Der Nister [...] Koulbak [...] Kvitko [...] Hochstein* : Écrivains juifs soviétiques. Élie Wiesel confia : «L'écrivain le plus présent à mon esprit quand j'ai écrit ce livre était *Der Nister*, qui a écrit le roman le plus puissant, le plus envoûtant que j'ai lu sur cette période, "*La famille Machbell*".»

«*Litvinov*» : Diplomate soviétique de 1921 à 1946.

Page 219

«*Panzers*» (mot allemand : «cuirasse») : Engins blindés allemands utilisés pendant la Seconde Guerre mondiale.

«*l'appareil*» : L'appareil du Parti, l'ensemble des organismes administratifs permanents.

Page 222

«*rossé, le Corse*» : «donné une correction» à Napoléon, qui était né en Corse.

«*maniaque de Berlin*» : Hitler.

Page 223

«*un Ivan ou un Alexeï*» : Un Russe typique, ces prénoms étant très usuels.

Page 230

«*za rodinu, za Stalina*» : en russe, «pour la patrie, pour Staline».

Page 238

«*Carpathes*» : Chaîne de montagnes de l'Europe de l'Est, de la Slovaquie à la Roumanie.

Page 242

«*la Garde de Fer*» : Parti fasciste roumain.

Page 244

«*Jérémie*» : Un des prophètes majeurs de la Bible.

Page 252

«*Les Organes*» : Les organes de sécurité, le KGB.

Page 255

«*l'office de Kol Nidré*» : Annulation solennelle des vœux et des serments prononcée le soir du Yom Kippour.

«*Shofar*» : Corne de bélier dont on sonne dans diverses solennités juives (en particulier à Rosh Hashana) pour évoquer la création du monde, et appeler les fidèles au repentir et à la pénitence.

Page 257

«*Lublin*» : Ville de la Pologne orientale qui, durant la Seconde Guerre mondiale, fut investie par les Allemands qui y établirent le camp de concentration de Madianek ; libérée par les troupes soviétiques en 1944, elle devint la capitale de la Pologne libre jusqu'à ce que le siège du gouvernement soit transféré à Varsovie en 1945.

Page 258

«*le Voyant*» : Jacob haChoze (1745-1815), un des fondateurs du hassidisme en Galicie.

«*Rabbi Zadok de Lublin*» : Un rabbin hassidique (1823-1900).

«*Koniev [...] Joukov*» : Généraux soviétiques.

Page 259

«*Cracovie [...] Katowitz [...] Sosnowitz*» : Villes de Pologne.

Page 265

«*Révolte de Bar Kochba*» : Révolte juive contre les Romains (132), Simon Bar Kochba devenant prince d'Israël jusqu'en 135 où Jérusalem fut rasée.

Page 266

«*foumaïka*» : En russe, «chandail».

Page 268

«*Sholem Aleikhem*» : Écrivain en yiddish, né en Russie (1859), mort aux États-Unis (1916).

Page 269

«*Oswiecim*» : Nom polonais d'Auschwitz.

«*les purges*» : Les différentes vagues d'élimination d'adversaires politiques (réels ou supposés) déclenchées par Staline.

Page 270

«*"Literatournaya Gazeta"*» (littéralement «la Gazette littéraire») : Journal littéraire hebdomadaire russe qui est le plus ancien titre de presse écrite de Russie, familièrement surnommé la «*Literatourka*».

«*Feffer*» : Itzik Feffer (1900 – 12 août 1952), poète soviétique écrivant en yiddish, qui fut victime d'une purge de Staline.

«*Joseph Vissarionovitch*» : Prénom et patronyme de Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline.

Page 271

«*le traité Sanhédrin*» : Un des soixante-trois traités du Talmud.

«*le train de l'asphyxie lente*» : Celui dont «*les wagons plombés et leurs cargaisons de mourants et de morts roulaient, roulaient en cercle, allant de nulle part vers nulle part, attendant pour faire halte que le dernier homme rende son dernier souffle.*» (page 243).

Page 272

«*Gromyko*» : Diplomate soviétique, successivement ambassadeur, ministre des Affaires étrangères, président du Politburo.

«*Galperin [...] Kiskind*» : Comédiens soviétiques.

Page 276

«*Mohel*» : Rabbín ou laïc habilité à pratiquer la circoncision.

Page 278

«*Rabbi Shnéour-Zalmen de Ladi*» : Fondateur d'un mouvement hassidique (1747-1813).

Page 281

«*l'Ange couvert d'yeux*» : Azraël, l'ange de la mort dans certaines traditions hébraïques, qui, dans l'une de ses formes, a quatre faces et quatre mille ailes, son corps tout entier étant couvert de langues et d'yeux, dont le nombre correspond à celui des personnes vivant sur Terre.

Page 288

«*Nagan*» : En russe, «revolver».

Analyse

Comment de nombreux Juifs ont-ils pu longtemps adhérer au communisme en tentant de le concilier avec leur judaïsme, en refusant de voir l'antisémitisme dont ils étaient victimes aussi au sein de ce mouvement dont l'idéal était pourtant d'aller au secours de tous les opprimés de la Terre?

C'est la question que se posa Élie Wiesel dans "*Le testament d'un poète juif assassiné*", roman paru en France en 1980 et où ce héraut de la souffrance juive au vingtième siècle, après tant de témoignages sur son expérience personnelle ("*La nuit*", "*L'aube*", "*Le jour*") et d'oeuvres au lyrisme méditatif ("*Le mendiant de Jérusalem*", "*Célébration hassidique*", "*Célébration biblique*"), composa une fiction.

Mais, en suivant l'itinéraire de son personnage, Juif communiste qui traverse, de façon fort plausible, les grands drames de la première moitié du vingtième siècle, on trouve vérité de l'Histoire et véracité d'un destin individuel et même familial, tragédie et comédie, réalisme et fantastique. Au roman picaresque des aventures de Paltiel s'entrelacent d'autres textes qui, servant de contrepoint au testament, et suscitant des questions, maintiennent la tension. Surtout, ce destin a une valeur exemplaire, ne serait-ce que par l'humour qui colore un récit vif et émouvant.

Intérêt de l'action

"*Le testament d'un poète juif assassiné*" marqua l'irruption d'Élie Wiesel en plein romanesque ; c'est, de ses livres, celui où l'action est la plus mouvementée, la plus constamment intense et la plus rapide.

C'est un «Bildungsroman», un roman d'apprentissage, construit selon ce que Lukacs appelle le «schéma fondamental» du roman : «la voie qui mène un homme à la connaissance de lui-même, l'histoire d'une âme qui va dans le monde pour se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles et, par cette preuve, donne sa mesure et sa propre essence».

C'est évidemment un roman-témoignage, genre propre au XXe siècle, mais ce n'est pas un témoignage direct, plutôt une synthèse de témoignages divers, qui conserve assez d'ambiguïté pour être un roman, marquant d'ailleurs un tournant dans l'oeuvre de son auteur qui jusque-là oscillait entre le témoignage autobiographique (*'La nuit', 'L'aube', 'Le jour'*) et le lyrisme méditatif (*'Le mendiant de Jérusalem'*, les différentes *"Célébrations"*). Élie Wiesel révéla : *«J'ai eu l'idée de ce livre en 65, lors de mon voyage en U.R.S.S., avant même d'écrire "Les juifs du silence". Là-bas je me suis rendu compte que les services de sécurité russes ont leur propre philosophie : l'homme politique a été réhabilité, mais le souvenir de l'homme secret, du Juif, on voudrait l'effacer. Par peur, sans doute, de la jeunesse juive qui s'est éveillée, pose des questions, et prend un sentier proche de l'action. Ce qui me dérangeait, c'est que cette fois-ci le bourreau avait remporté sa victoire, avait volé la mort des intellectuels juifs qui avaient été condamnés. Nous ne savons pas comment se sont passés leurs derniers instants, comment ils sont morts. On les arrêta un jour, ils ont disparu. Nous ne savons pas comment ils ont vécu, comment ils ont souffert. Nous ne savons pas ce qu'ils ont dit aux juges, comment ils se sont comportés. On sait seulement qu'ils ont été tués le 12 août 1952. Depuis 1965, j'étais hanté par cette injustice.»*

C'est aussi un roman picaresque plein de vivacité, dans lequel l'intérêt ne peut faiblir car le mouvement est rapide, les évocations (de lieux, d'événements, de personnages historiques) sont brèves.

C'est encore un roman engagé par la place qui tient l'Histoire, par son tableau social et politique de la situation des juifs au XXe siècle, à travers la biographie type d'un juif d'Europe orientale passant par toutes ses situations significatives, séduit par le communisme (*«faire la révolution n'était que la 614e Mitzva»*), avant d'en être la victime, comme il l'est du nazisme.

C'est enfin une tragédie marquée par une grande tension dramatique :

- le mystère de Grisha suscité dès le début, relancé par la mention de son *«accident»* (pages 79, 105) dont l'explication est longtemps retardée (page 105), enfin donnée (pages 252-254) ; la crainte que lui inspire la venue de sa mère ; son sentiment d'être *«soumis à une absurde fatalité»* (pages 202, 210) ; le souvenir du pogrom (pages 34-39-40) ; le mystère de son projet (page 66) ;
- le mystère de Zupanev (page 81) ;
- le suicide de Hauptmann (page 116) ;
- *«l'isolateur»* (pages 36, 172-174, 175), le *«gentleman de la quatrième cave»*, le mystère du blessé qu'est Paltiel (pages 232, 235-237, 240), le souvenir de Lianov (pages 241, 279 : l'arrestation escamotée).

Mais cette histoire tragique et émouvante est marquée aussi par des touches comiques, d'autant plus étonnants que ce texte est écrit par un homme emprisonné, qui a été torturé, qui se sait voué à la mort. Une des épigraphes est un texte de Rabbi Nahman de Bratslav qui, précurseur de Kafka, définit l'homme par le rire, car c'est ce qui lui permet d'exister en disant non à l'absurdité du monde, ce qui le sauve de la pire tragédie, l'humour permettant de s'en distancier. Est souvent exprimée l'idée que l'essentiel, c'est le rire (pages 285, 289, 290), et Zupanev lui donne beaucoup d'importance, ses propos commençant par : *«Je n'ai jamais ri de ma vie»* (page 15) et se terminant par *«je ris, je ris enfin»* (page 290). Surtout, cet anti-héros qu'est Paltiel, en prison, l'a fait rire par sa résistance, sa fantaisie et l'absurdité de son destin.

Il est vrai qu'il est comique (la première fois, page 95 ; les phylactères, page 98 ; pendant la deuxième Guerre, il fait rire le Dr Lebedev : *«Voilà ma contribution à l'effort de guerre : je faisais rire. En ce temps-là, pendant l'automne de 1941, le rire était une denrée rare.»* pages 224,135). Et il conserve la capacité de rire de ses propres malheurs, c'est-à-dire l'humour qui est, selon la formule de Boris Vian, *«la politesse du désespoir»*, la constatation de l'absurdité : *«Impression d'une farce tragique : quelqu'un riait, et je me demandais qui c'était.»* (page 235), si ce n'était pas Dieu qui riait du sort infligé aux humains. Cet humour noir est spécialement un humour juif (celui de Kafka, de Chaplin, de Woody Allen) qui plonge ses racines dans la Bible, le Talmud, la vie traditionnelle des juifs, leur

longue errance parmi des peuples hostiles. C'est un humour sensible et discret, imprévu et humain, jamais satisfait et encore moins vengeur, qui permet de se soustraire momentanément aux déplaisirs de l'existence, qui, selon Henri Heine, «célèbre tragiquement les noces du rire et des larmes». Paltiel traverse une crise d'identité qui est la source de l'humour juif moderne qui est, selon Judith Stora-Sandor, «la réponse au désarroi d'un individu solitaire, situé à mi-chemin entre deux systèmes de valeurs, deux univers». L'humour juif s'exerce sur le malheur ; c'est une sorte de tendre désespérance, le sentiment que tout est à recommencer. Mais, à travers la dérision et l'autodérision perce la conviction de la durée.

Par ailleurs, on peut se poser la question de la vraisemblance d'une telle succession de situations cruciales. D'autant plus que, dans cette nouvelle version du mythe du Juif errant qu'est Paltiel, on trouve des éléments fantastiques :

- les multiples apparitions de David Aboulesia, dont le poète se demande s'il est le Messie ou le prophète Élie (page 131). Autre Juif errant, il est à la recherche du Messie partout dans le monde (pages 121, 123, 128, 129, 155, 196, 245). Il est, en quelque sorte, le juif par excellence, les deux branches du judaïsme étant réunies dans sa famille : «*Juifs russes*» et «*Séphardim de Tanger*» (page 130). Les services secrets soviétiques n'ont pu le débusquer (page 179). Il a une grande importance pour Paltiel et pour l'économie du récit : il est le guide, l'ange gardien, la conscience juive de Paltiel, qui le confond à la fin avec son père (page 281).
- la vision de «*l'Ange couvert d'yeux*» (page 281).

Le livre est habilement structuré car deux actions s'entrelacent : celle qui suit Paltiel Kossover, le poète juif assassiné, et celle qui suit son fils. Le texte présente une complexité dont le résumé a essayé de compte. On peut distinguer quatre écrits différents, dont trois se mêlent, se superposent, s'entrelacent et s'interpénètrent dans un va-et-vient entre les époques. Ce montage alterné entretient une intrigue : le lecteur a hâte de savoir ce qui se passera pour Paltiel autant qu'il veut savoir si Grisha arrivera à voir sa mère, comment il a mis la main sur le testament et comment il est devenu muet. Ces textes sont écrits selon des points de vue de narration différents dont les effets sont intéressants.

On trouve :

- Une introduction par un «*je*» (page 9) sur lequel on peut s'interroger : désigne-t-il l'auteur ou ce Yoav, écrivain qui apparaît plus tard, venu accueillir Grisha à son arrivée à Lod (page 20) mais qui n'intervient plus dans le texte? Cette courte introduction est datée : «*Moscou 1965 - Jérusalem 1979*» ; cependant, ces quatorze ans ne peuvent être le temps employé à écrire ces quelques pages ; ils sont plutôt le temps nécessaire à l'écriture ou, si l'on s'en tient à la fiction d'un personnage nommé Yoav, à la reconstitution de toute la matière du livre. Ce qui conduit à une double lecture du point de vue dans les séquences mettant Grisha en scène.
- Le testament de Paltiel Kossover, qui se présente comme des mémoires, est un récit autobiographique coupé de poèmes (évidemment composés par Élie Wiesel), d'une «*lettre à son fils*» (pages 76-78) et d'adresses au lecteur, en l'occurrence le «*citoyen magistrat*», le juge d'instruction (pages 186, 189, 190, 201, 206) ; il entretient même avec lui une conversation et, parfois, il se parle à lui-même (page 53). Ce texte est, par le nombre de pages, de loin le plus important. Il est interrompu par intervalles, laissant la place aux deux récits qui suivent. Le point de vue est donc alors subjectif. Mais la notion de point de vue doit être précisée ; en effet, les adresses directes au juge sont là pour le rappeler sans cesse ; il y a reconstruction autobiographique, et il faut distinguer le temps de la narration et le temps de l'action. Ce n'est pas le personnage Paltiel qui raconte et juge les événements au moment où ils surviennent, mais le narrateur-Paltiel qui les raconte et les juge a posteriori. Le point de vue n'est jamais contemporain de l'événement narré, il en est nettement séparé, il est rétrospectif.
- En contrepoint du testament, s'intercalent des scènes qui, au présent, montrent Grisha attendant l'arrivée de sa mère à Jérusalem, ou qui, en rétrospective, narrent son enfance et son adolescence à Krasnograd. Le point de vue est alors obligatoirement objectif puisque Grisha est muet : le procédé littéraire qui le présente comme seul personnage ne s'exprimant pas à la première personne

corrobore et renforce sa mutité. Dans une mosaïque de témoignages dont la force tient en grande partie à l'immédiateté de la parole, à une communication qui emploie tous les procédés littéraires tendant justement à gommer la «littérature», les séquences avec Grisha créent une certaine gêne car, par contraste, c'est l'emploi de la troisième personne qui apparaît alors. On se demande qui parle. On peut y voir des reconstitutions dues à Yoav et, dans ce cas, le point de vue est à la fois double et ambigu : comment distinguer le point de vue de Grisha de celui de Yoav qui écrit pour lui? Mais Yoav ne saurait être confondu avec l'auteur : l'ambiguïté du point de vue dans les scènes de Grisha contamine alors le texte en son entier.

- Des séquences (nettement signalées par la typographie en italiques, qui sont justifiées car le récit a alors la liberté, le découpu du style oral) rapportent tels quels les propos de Zupanev lors des visites que Grisha lui rendait. Le point de vue est alors évidemment subjectif, et abondent les marques syntaxiques et stylistiques du texte de type discours : adresse à un interlocuteur, reprises, hésitations, etc, car Zupanev ne dispose pas, comme Paltiel Kossover, de la médiation de l'écriture. L'angle de vue est encore plus immédiatement explicite que dans le testament. Le point de vue est celui d'un témoin qui ne juge pas, exprime très peu d'opinions : il rapporte. Ses deux métiers successifs, greffier et veilleur de nuit, symbolisent le personnage. Il raconte des faits qu'il a enregistrés (voir aussi le nombre d'anecdotes, pages 79-86). Enfin, il permet de connaître les circonstances de l'interrogatoire et celles de l'assassinat, que ni Paltiel, ni aucun autre personnage, ni même des scènes écrites objectivement ne pouvaient rapporter.

À travers cette superposition des récits, ce va-et-vient entre les époques, nous avons donc deux types de points de vue différents :

- Le point de vue subjectif (le texte est à la première personne) qu'on trouve dans l'introduction, le testament et les propos de Zupanev.

- Le point de vue objectif (le texte est à la troisième personne) qu'est le récit des événements vécus par Grisha.

Mais, en fait, les trois principaux porte-parole du roman, Paltiel, Grisha et Zupanev, et même Yoav expriment tous la même chose : ce sont quatre bouches mais une seule voix. Les points de vue sont convergents, et l'auteur reste présent derrière chacun des personnages. C'est que nous n'avons pas affaire à un témoignage, mais à un roman dont l'auteur veut mener à bien sa démonstration.

Le découpage est, comme on l'a vu, complexe, au début surtout où les séquences sont courtes et variées. Mais, bientôt, le testament de Paltiel Kossover est bien identifié par ce titre, et se présente en tranches de plus en plus longues où l'on trouve aussi des poèmes :

Sont consacrées à Grisha les séquences : pages 9-14, pages 15-16, pages 17-18, pages 18, pages 19-27, pages 41-46, pages 61-66 (page 63, suite de page 23), pages 79-86, pages 100-107 (pages et 107, il y a fusion des temps), pages 126-127, pages 250-256.

Sont consacrées à Zupanev les séquences : page 15, page 18 (très brève), page 46, page 79, pages 168-171, pages 174-179, pages 283-288.

Sont consacrées à Paltiel les séquences où il s'adresse au juge, ou a une conversation avec lui (page 186, page 189, page 190, page 201, page 206), où, parfois, il s'adresse à son fils (page 76), ou se parle à lui-même (pages 53, 120, 121) : pages 16-17, pages 18-19, pages 28-40, pages 47-60, page 67, pages 87-99, pages 108-167 (pages 119, 146, 147, 150, 159 : retours habiles au passé), pages 171-174, pages 180-246 (page 201), pages 257-282 (page 279).

Le livre est marqué par un grand désordre chronologique, ce jeu avec le temps permettant un contrepoint entre la vie de Paltiel et son écho chez Grisha ou Zupanev. De nombreux épisodes de la biographie sont au présent, ressortant ainsi avec plus de relief, et le plus frappant, le plus émouvant, est ce passage où se déroule, dans l'imagination de Paltiel, une autre vie qui contredirait toutes les erreurs et toutes les horreurs de la sienne, de celle de ses parents et de tous les juifs (page 243).

Il faut distinguer le temps de l'action et le temps de la narration :

Le temps de l'action s'étend de 1910 à 1972. La première impression est que c'est un temps chronologiquement linéaire. D'une part, le corps du roman, constitué par le testament, suivant le déroulement de la vie de Paltiel Kossover. D'autre part, les séquences de Grisha à Jérusalem sont contenues dans un temps dont la chronologie est respectée : du moment où il débarque à Lod à celui où il comprend qu'il ne reverra pas sa mère.

Mais, dans le récit de Paltiel, surviennent des incursions du narrateur qui s'adresse au «*citoyen magistrat*» (pages 121, 151), qui s'interroge sur son passé (page 150), qui fait des réflexions (pages 151-152). On a donc des va-et-vient entre les époques qui font que le roman se compose à partir d'un compromis entre la linéarité chronologique et les anachronies narratives résultant de la discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit. Ces anachronies narratives sont de deux ordres :

- Les prolepses (pages 76,108, souvent un chapitre commence par une prolepse puis revient en arrière, pages 182, 202) évoquent par anticipation un événement ultérieur au moment de l'histoire où l'on se trouve. Elles sont assez nombreuses dans le testament de Paltiel Kossover, puisqu'il s'agit d'un texte rétrospectif dont le narrateur connaît à l'avance les futurs développements. Elles lui servent souvent à tirer la leçon de l'événement (exemple page 186).

- Les analepses évoquent après coup un événement antérieur au moment de l'histoire où l'on se trouve. Les scènes de Grisha se nourrissent essentiellement d'analepses, par lesquelles sont narrées son enfance et son adolescence. Quant au testament de Paltiel, on peut dire qu'il est presque tout entier une seule et même analepse, par rapport au moment de l'écriture en prison.

Le roman est donc construit comme une mosaïque temporelle : les deux corps de récit principaux (Paltiel et Grisha) se télescopent dans le temps ; ils ne se déroulent ni à la même époque ni sur une durée équivalente.

Finalement, on peut considérer que le temps est circulaire. On trouve le cercle à tous les niveaux du texte :

- boucle de Barassy à Krasnograd ;
- boucle du testament, de la prison à la prison, du présent de l'écriture au présent de l'écriture ;
- boucle des propos de Zupanev, commencés par le rire, achevés sur le rire ;
- boucle du roman lui-même, qui se termine sur Zupanev enjoignant à Grisha de se souvenir et de témoigner, ce qui est précisément l'objet de tout le livre qui vient d'être lu, ce qui, par conséquent, ramène, à l'infini, au début du livre.

Le temps romanesque est extensible ou compressible à volonté. Une durée de plusieurs mois peut se résumer en deux lignes dans le testament, alors qu'une scène de quelques minutes peut s'étendre sur plusieurs pages. C'est que la durée n'est pas réaliste, mais affective : elle est celle de la mémoire.

Il est important de distinguer le temps de la narration, parce que l'auteur rend alors moins le temps de l'action que celui de son époque. Or "*Le testament d'un poète juif assassiné*" est un roman écrit à la fin des années 1970. Cela provoque deux questions :

- la lucidité sur la réalité du régime stalinien n'est-elle pas plus le fait de l'auteur en 1970 (avec toute la connaissance rétrospective qu'il pouvait posséder sur ce sujet), que du Paltiel Kossover de la fin des années 1940?
- la détermination qui est celle de Paltiel à affirmer son identité juive ne serait-elle pas l'expression des préoccupations qu'inspirait à l'auteur le sort d'Israël dans les années 1970 ; autrement dit, ce roman ne peut-il être pris pour une profession de foi sioniste?

Il n'en reste pas moins que "*Le testament d'un poète juif assassiné*" est donc un roman très prenant et très habilement construit..

Intérêt littéraire

Le roman est écrit en français par un écrivain étranger. C'est qu'Élie Wiesel, qui est né en 1928 en Transylvanie (Hongrie) où il parlait yiddish, fut déporté à Buchenwald, puis pris en charge, en 1946, par une œuvre française de secours aux enfants orphelins juifs rescapés des camps. Ainsi, il apprit le

français en France où il passa onze ans. Il choisit alors d'écrire en français, et il continue à le faire, même s'il vit maintenant aux États-Unis (ce qui se manifeste par au moins deux anglicismes : Éphraïm tient des «pamphlets» (page 54, le mot ayant en anglais le sens de «brochure») - Paltiel dit qu'Inge est «sa première flamme», page 91).

Aussi faut-il s'intéresser d'abord à la langue.

Le texte recèle évidemment des mots hébreux : «Aggada» (page 67) - «Aliyat-neshama» (page 54) - «bar-mitzvah» (page 32) - «gaon» (page 52) - «hassid» (page 30) - «heder» (page 32) - «Kaddish» (page 72) - «kasher» (page 135) - «kibboutz» (page 66) - «Kippour» (page 20) - «Kislev» (page 182) - «Kol Nidré» (page 255) - «Maariv» (page 71) - «matza» (page 32) - «Misha» (page 33) - «Mohel» (page 276) - «Nissan» (page 182) - «Seder» (page 163) - «Sephardim» (page 130) - «Shabbat» (page 162) - «Shekina» (page 68) - «Shema Israël» (page 37) - «shofar» (page 255) - «Talmud» (page 32) - «Torah» (page 32) - «yeshiva» (page 21) - «Zohar» (page 130) et même des phrases en hébreu : «Tzedaka tatzil mimavet» dont la traduction suit : «La charité vous sauvera de la mort, la charité est plus forte que la mort.» (pages 47, 73).

On n'y trouve pas de yiddish, mais, Judith Stora-Sandor déclara avoir «eu l'impression de lire une bonne traduction du yiddish, ce qui n'est pas si courant. Le yiddish résonnerait ici dans le français comme il résonne déjà dans la littérature américaine».

On trouve quelques bribes :

- d'allemand : «Frau» et «liebe Frau» (page 122) - «Führer» (page 109) - «Herr Rabbiner» (page 90) - «Kaiser» (page 49) - «Panzer» (page 219) - «Pariser Haint» (page 136) - «Weltbühne» (page 114) ;
- de russe : les mots «foumaïka» (page 266) - «khoraiïn» (page 82) - «kolkhoze» (page 18) - «Komintern» (page 162) - «komsomol» (page 41) - «kopeck» (page 47) - «nagan» (page 288) - «Okhrana» (page 55) - «pogrom» (page 34), , et la phrase «za rodinu, za Stalina» (page 230) ;
- d'espagnol : «Arriba España» (page 185) - «Casa del pueblo» (page 184) - «Marranos» (page 192) - «No pasaran» (page 185).

Quant au français, Élie Wiesel en exploita tous les niveaux, le texte ayant cependant, la plupart du temps, le ton de la langue parlée populaire avec sa liberté, ses arrêts, ses reprises, ses digressions :

- chez Zupanev : «Il y croyait, lui, à l'accélération de l'Histoire» (page 82) - «Sois fier de lui, fiston. [...] On l'avait bien amoché, cette nuit-là.» (page 169) - «Je manquais de patience pour les scribouillards» (page 169) - «Il faisait partie de mon existence, ton idiot de père.» [...] le coup de fil venu de Moscou.» (page 283) - «il avait décidé de les liquider tous.» (page 284) - «ton père : pauvre diable, pas drôle sa vie. Je me demande s'il a eu l'occasion de faire la bringue, de rire aux éclats [...] Idée dégueulasse, pas vrai? [...] Eh oui, je l'aime, fiston.» (page 285) - «Troublé, le juge d'instruction» (page 286) - «Et ces imbéciles de juges et de bourreaux qui n'y voient goutte !» (page 289) - «toutes leurs saloperies» (page 289) ;

- chez Paltiel : «Un braillard aperçut la grange» (page 39) - «Ce n'est pas drôle pour un gosse de vivre dans un état constant d'inquiétude, d'arrachement.» (page 42) - «Les rouspéteurs rouspétaient» (page 199) - «J'ai laissé le Boche gisant dans son sang» (page 232) - «Il me narguait, le salaud» (page 237) ; ses adresses au juge sont directes, coupées d'incises : «Je vous parais naïf, pas vrai?» [page 190] - «J'y pense, tenez» [page 201] - «Si l'envie me prend de partir, je saute dans le premier train et hop, je m'en vais.» (page 203) - «La guerre, la guerre, quelle saloperie. Quelle boucherie.» (page 219) - «Le pays tout entier ne sait plus où donner de la tête. La pagaille totale. [...] L'homme? Bon pour tuer, bon pour crever.» (page 219) - «Heureusement, il me rendit service, l'Allemand ; il eut l'amabilité d'expirer de lui-même.» (page 233) - «gosses» (pages 190, 243) - «cafardeux» (page 260) - «Elle est en colère, ma parole.» (page 262).

Mais on ne trouve pas d'argot car il regretta : «J'habite loin de ma langue, je ne l'entends pas au quotidien, je ne connais pas l'argot, raison pour laquelle je ne l'emploie jamais.»

L'objectif de l'écrivain engagé étant avant tout le témoignage, et celui-ci tenant sa force en grande partie de l'immédiateté de la parole, d'une communication qui emploie tous les procédés littéraires tendant justement à gommer la «littérature», le style d'Élie Wiesel est simple, assez banal.

Cependant, le texte est épicé d'un humour, qui s'inscrit dans la tradition de l'humour juif et dans lequel Élie Wiesel excelle.

Cet humour tient à la narration elle-même : «*Tu connais l'histoire du type qui, amoureux d'une jolie fille, lui écrivait tous les jours? Elle finit par épouser... le facteur.*» (page 224) - Au citoyen magistrat, il affirme : «*La guerre [celle de 1914-1918] éclata peu après, mais je n'y étais pour rien, je vous le jure.*» (page 47).

Il tient aussi au climat de la narration :

Paltiel se livre à une autodérision appuyée. Il peut d'ailleurs affirmer : «*Voilà ma contribution à l'effort de guerre : je faisais rire. En ce temps-là, pendant l'automne de 1941, le rire était une denrée rare.*» (page 224). Il concède au «citoyen magistrat» : «*Je vous parais naïf, pas vrai? Je l'étais. Je l'admets sans honte, je le répète avec fierté.*» (page 190).

Il est normal qu'à l'âge de quatre ans, il voie la guerre avec innocence : «*Ce que je compris, c'est que les Autrichiens aimaient leur roi, et les Anglais le leur, et les Russes le leur, mais les rois se jalouaient et se détestaient entre eux - Mais alors, m'étonnai-je, pourquoi ce n'est pas eux qui se battent? Pourquoi envoient-ils leurs peuples tuer et se faire tuer à leur place?*» (page 48). Mais, plus tard, il ne cesse d'être ou de se voir en position d'infériorité :

- «*En dépit de mon expérience des hommes, j'ignore le moyen de les sauver, de les réveiller ; je me demande même s'ils ont envie d'être sauvés ou réveillés*» (page 77).

- «*Comparé à mes nouveaux amis, j'étais Rothschild. Certes, comparé à Rothschild, j'étais...*» (page 87).

- «*Inge pensait m'avoir converti à l'idéal de la Révolution communiste, donc athée ; elle se trompait. Elle se trompait car je la trompais. [...] j'aimais Inge, je l'aimais passionnément, et je la trompais avec Dieu que je n'aimais plus.*» (page 98).

- «*C'est en retenant mes larmes, en souriant à contrecœur, comme un crétin, que j'ai quitté le troisième Reich*» (page 123).

- «*Je ne pus même pas me payer le luxe de rouspéter puisque je ne connaissais pas le français.*» (page 134).

- «*De métier, je n'en avais pas, et comme combattant je ne valais pas grand-chose*» (page 183).

- «*Suis-je un romantique ou tout simplement un imbécile?*» (page 186).

- «*Les Juifs sont lâches, m'avez-vous dit. [...] C'est faux en ce qui concerne les Juifs en général ; c'est vrai en ce me concerne, moi en particulier.*» (page 218).

- «*Moi, je n'étais pas un héros. La guerre [...] je l'ai faite, moi, à l'hôpital. [...] Je ne revendique aucun exploit, je n'ai gagné aucune bataille, remporté aucune victoire, sauvé aucune unité.*» (page 219).

- Brancardier, il s'occupe d'un blessé allemand, qui supplie de l'achever, mais que, «*comme un imbécile*» (page 232), il traîne jusqu'au poste de secours, essayant alors, «*comme un imbécile*», de discuter avec le lieutenant qu'est Raïssa, avouant : «*et moi, je m'acharnais à vouloir maintenir en vie un ennemi. Heureusement, il me rendit service, l'Allemand ; il eut l'amabilité d'expirer de lui-même.*» (page 233).

- «*Naturellement, je me trompais.*» (page 262).

- «*Comme poète, je n'ai pas de chance ; comme séducteur non plus.*» (page 263)

- «*Je suis le client parfait, on peut me refiler n'importe quoi, jamais je ne proteste, jamais je ne marchande, jamais je ne dis non ou peut-être ; même si le vêtement me va comme un uniforme de gala à un âne égaré.*» (pages 265-266).

- «*Je ratai ma nuit de nocces.*» (page 268).

Le romancier peut se permettre le clin d'oeil amusé : un chat, qui vient importuner Paltiel enfermé dans une cave, «*dut se dire : "C'est un fugitif ; je peux tout me permettre". Il se permit tout ; il devint antisémite.*» ; il se demande : «*Pourquoi les chats haïssent-ils les juifs et les poètes?*» (page 237).

L'humour se concrétise aussi en des formulations habiles, étonnantes, qui jouent sur l'effet de surprise qui dut être celui de Wiesel, étranger apprenant le français (comme l'Irlandais Beckett, comme le Roumain Ionesco), qui exploite donc les hasards de la langue, fait des jeux de mots :

- «*La vie était drôle ; on se tordait de rire ou de faim, et le plus souvent les deux à la fois.*» (page 87).

- Dès leur rencontre, Sheina Roseblum dit à Paltiel : «*Je vous prends. Je veux dire : comme locataire.*» (page 142). Elle lui faisait lire ses poèmes, «*n’y comprenait rien, et après? Elle me payait quand même des droits d’auteur.*» (page 148).
- Il constate : «*Je retombe en religion*» (page 278 ; sur le modèle de «je retombe en enfance»).

Plus sérieusement, le romancier se lance dans l’ironie, la raillerie, le persiflage, la satire, la caricature :

- Paltiel se déclare «*coupable : dès l’âge de cinq ans (ou de quatre?) mon amour s’est porté sur un peuple, le mien [...] ; à cet âge-là, j’étais déjà coupable de menées nationalistes juives et d’agissements contraires à votre loi*» (page 40).
- À Grisha, Katia dit : «*Tu es muet. On t’interroge et tu n’as qu’à froncer le sourcil pour dire : Désolé, adressez-vous au guichet d’à côté ; moi, je suis fermé.*» (page 65).
- Paltiel constate : «*En temps de guerre, il y a des hommes qui deviennent juifs sans le savoir.*» (page 48), à quoi fait écho cet aveu de son père : «*En vérité, citoyen magistrat, je faisais du communisme sans le savoir.*» (page 53).
- La question : «*Bolchevisme, menchevisme. Isme, c’est quoi exactement?*» reçoit cette réponse : «*C’est comme une femme indécise prête à épouser n’importe quel mot*» (page 49).
- Il conclut moqueusement son acceptation des arguments d’Éphraïm : «*Je ne pouvais qu’approuver : il plaidait pour la justice des victimes, la dignité des esclaves, amen*» (page 57).
- Il a pu voir qu’à «*l’asile d’aliénés de Charenton [...] ils prétendent tous être le Messie. [...] Tous. Le psychiatre aussi.*» (page 136) ;
- «*De braves gens s’occupaient à exorciser leur cafard, à meubler leur solitude, ou comme on dit ici : à faire l’amour, comme on dit : faire du café, faire la cuisine, faire le ménage.*» (page 136) ;
- «*Je plaide coupable, citoyen magistrat, d’avoir festoyé dans une cité capitaliste en compagnie d’un ancien ami devenu ennemi du peuple, et d’avoir succombé à l’ivresse devant lui.*» (page 165) ;
- Paltiel indiquant : «*Cela me rappelle le Livre d’Esther. – Esther? Qui est-ce? s’exclama le juge d’instruction, heureux d’avoir enfin soutiré un nom à ton père. Elle a écrit un livre? Où habite-t-elle?*» (page 176) ;
- Paltiel déclare : «*Je me portais merveilleusement bien : “comme Dieu en France”, ainsi qu’on disait à Odessa, ou “comme Dieu à Odessa”, ainsi qu’on le disait en France.*» (page 183).
- Il statue : «*Les poètes qui se mêlent de politique, c’est comme les somnambules qui postulent un emploi de guide.*» (page 146) - «*L’anarchie n’existe pas, ne peut exister en tant que système, car elle nie le futur en l’empêchant de naître. On ne lutte contre un ordre établi qu’en lui opposant un autre ordre établi : le vide n’est pas un outil, le désordre non plus. La notion de chaos porte en elle sa propre contradiction.*» (page 190).

Si le style est, en général, simple, Élie Wiesel sait tout de même ménager des effets impressionnistes : «*Jérusalem : couleurs changeantes, voix proches et lointaines*» (page 23) ; ou expressionnistes : «*Je suis l’ombre d’une ombre ; nous attendons l’aube pour prendre feu.*» (page 21) - «*Le cri de “Mort aux juifs” pénétra les arbres et les pierres, les fleuves et les rochers, l’enfer et le paradis ; anges et bêtes le transmirent, en gémissant ou en ricanant, pour l’offrir au trône céleste en souvenir d’une aventure qui avait mal tourné, d’un échec à l’échelle de la création*» (page 38) - «*La ville soudain se tend vers le ciel comme pour l’incruster parmi les étoiles qui voient tout et retiennent tout. [...] la ville est irréelle, suspendue entre les nuages et les collines, la nostalgie et la prémonition*» (page 66, pour rendre le caractère surnaturel de Jérusalem) - «*le Carmel incrusté dans un ciel flamboyant, d’un bleu profond traversé de rouge*» (page 154) - «*Chaque phrase s’amplifiait, pesait sur mon crâne et à l’intérieur de mon cerveau : bientôt la pression devenait intolérable. Le moindre bruit, un battement de paupières, se répercutait en moi comme dans un tambour métallique. Je m’abandonnais, je sommais dans le néant. J’avais l’impression que chaque objet, dans cet univers, bougeait, dansait dans un vacarme de foire : les lampes vociféraient, les plumes crissaient, les rideaux mugissaient, les sièges avançaient et reculaient comme sur un navire en perdition.*» (page 172) - «*Les bombes incendiaires offraient au ciel une forteresse de flammes jaunes et rouges*» (page 231).

Il construisit des tableaux par accumulations rapides et elliptiques :

- des portraits : celui de Grisha : «*Grand, élancé, fin, cheveux foncés, yeux sombres, lèvres serrées, tout en lui suggère l'écorché*» (page 11) - celui de David Abloulesia : «*Vêtu sobrement, élégamment. Veston et chaîne en or. Front dégagé, nez aquilin. Le regard lointain, habité.*» (page 129) – celui d'Ahouva : «*Visage rond, nez plat, yeux noirs comme l'ébène. Une Sabra d'origine orientale.*» (page 157) ;

- des ambiances : Grisha à Jérusalem «*se met à capter les mille bruits qui viennent de la rue et des immeubles voisins. La radio qui braille : nouvelles du jour, commentaires, et commentaires des commentaires. Que les gens sont bavards. Tout le monde veut avoir une opinion sur tous les sujets. Les Russes, les Chinois, la gauche, la droite, l'avortement, la psychanalyse, les hommes, les femmes et ceux qui sont entre. Et les élections qui approchent. Et le jour du Grand Pardon : jeûner ou aller à la plage? Discours de politiciens, exhortations religieuses. Dieu veut, Dieu exige : que Ses porte-parole sont nombreux et sûrs d'eux-mêmes ! Merci pour l'année qui s'est achevée, prions pour l'année qui vient. Pas de guerre, surtout pas de guerre. / Il est dix heures du soir, plus tard peut-être, mais la rue est encore pleine de mouvement. Un Rabbi et ses disciples, dans leurs cafetans d'hiver malgré la canicule, se rendent au Mur pour implorer Dieu de leur donner la force et la sagesse de pouvoir l'implorer encore mieux demain soir. Un employé rentre chez lui, essoufflé. Un touriste se fait déchiffrer une inscription sur le frontispice d'une "Yeshiva" : "Cet édifice ne sera ni vendu ni loué avant la venue du Messie".*» (page 21) - «*Un mûletier et sa mule récalcitrante. Un porteur d'eau. Odeurs de boulangerie et de légumes. Un homme longe les murs : un veilleur qui rentre chez lui? un malfaiteur? Cri strident d'une mère : Ahmed, tu viens? Et un enfant qui répond : j'arrive, j'arrive.*» (pages 156-157) - «*Dernière promenade. Éclatante journée d'avril. Avenues bondées, animées. Uniformes bruns, gris, noirs. Svastikas innombrables. Visages heureux*» (page 121) - «*Tristesse personnelle et collective [...] tristesse infinie, indicible, tumultueuse et ténébreuse [...] Triste pour ce monde en furie, triste pour son Créateur. Triste pour les morts, triste pour les survivants qui se souviendraient des morts.*» (page 242) ;

- des événements : «*Demain. Heure de vérité. Jour de jugement. Veille de Kippour.*» (page 20) - «*Hommes massacrés, femmes éventrées, enfants recroquevillés [...] une croix gravée sur son front [...] crucifié [...] égorgée [...] battus à mort [...] profanées, pillées*» (page 40)

Il sut procéder à des raccourcis significatifs : «*Les bûchers de l'Inquisition aboutirent à l'explosion, à la destruction de l'Espagne au temps des franquistes.*» (page 186) - «*Deux chefs d'État [Hitler et Staline] concluent un pacte et c'est moi qu'un inspecteur de police vient tirer du lit pour "vérification d'identité".*» (page 205), créer un rythme rapide : «*Le temps de se ressaisir, et il [David Aboulesia] a déjà disparu. Me précipiter à sa suite? À quoi bon. D'ailleurs, il se fait tard. Vite, à la maison. Vite "Frau" Braun, je suis pressé, je vous dois combien?»* (page 122) - «*Les lieutenants criaient, les sergents hurlaient et les pauvres soldats couraient, rampaient, se redressaient, saluaient, fixaient un point [...] on présentait les armes [...] on les plaquait [...] on recommençait*» (page 202) - «*L'envahisseur avançait, avançait, apparemment invincible, irrésistible, inexorable, tel le dieu de l'apocalypse*» (page 222) - «*On étudiait des cartes, on scrutait les nuages, on nettoyait les fusils, on graissait les mitrailleuses, on comptait les heures, les minutes.*» (page 230) - «*Les événements [au moment du retournement de Staline contre les juifs d'U.R.S.S.] se précipitèrent : dissolution du Comité antifasciste, fermeture du théâtre juif, disparition de telle ou telle signature dans la presse.*» (page 273).

Il a le sens des formules saisissantes, des maximes : «*En attendant la mort, on n'écrivait que pour la mort*» (page 18) - «*Les ennemis de leurs ennemis n'étaient nullement leurs amis*» (page 42) - «*Pour croire au salut, je dansais au bord du gouffre*» (page 53) - «*Nous étions amis parce que, parce que nous étions amis*» (page 59) - «*Deux êtres s'embrassent, et le gouffre de leur vie s'illumine. Un homme et une femme s'enlacent, et la misère humaine est vaincue.*» (page 96) - «*Les grandes amours naissent sans raison, et meurent pour une raison bien définie.*» (page 102) - «*Si toute guerre est folie, la guerre civile, fratricide, est la pire de toutes*» (page 181) - «*C'est Stalingrad avant Stalingrad*» (page 188) - «*Cent bougies peuvent s'éteindre aussi vite qu'une seule*» pour indiquer que peu importe le nombre de juifs engagés en Espagne puis déçus (page 196) - «*Les rouspéteurs*

rouspétaient, les politiciens discouraient, les militaires paradaient, la droite menaçait et la gauche ripostait, les femmes riaient. Les apatrides, eux, tremblaient» (page 199) - *«Les commentateurs commentent, les poètes font des rimes, les polémistes s'empêtrent.»* (page 204).

On remarque des répétitions expressives : *«Leur folie allait faire irruption dans notre univers : folie noire et haineuse, folie sauvage, assoiffée de sang et de meurtre.»* (pages 37-38). Paltiel est fasciné par *«ce milieu proprement fantasmagorique de Berlin où clowns intellectuels et clowns artistiques, militants politiques et anti-politiques tourbillonnaient de divertissement en divertissement»* (page 88). Il définit le *«prolétariat»* comme *«la cause sacrée, la cause qui mettait en cause toutes les causes»* (page 88). Emporté par la hardiesse d'Inge, il constate : *«La voici dans mon pauvre lit grinçant, étroit et inconfortable, avec moi, sur moi, sous moi»* (page 97). Pour lui, envisager les nazis au pouvoir, *«ce serait sous-estimer l'intelligence du peuple allemand, la culture de l'homme allemand, le rationalisme allemand, le bon sens allemand, la contribution allemande au développement spirituel de l'humanité.»* (page 110). Il répète : *«Je ne comprenais pas. [...] Non, je ne comprenais pas [...]»* (page 212), mais ce n'est pas un aveu de naïveté ; c'est une accusation au nom de la sincérité. Revient un refrain : *«Le reverrai-je?»* (pages 165 et 166) - *«Nous reverrons-nous?»* (page 167) - *«La reverrai-je?»* (page 182) - *«La reverrai-je un jour?»* (page 208) - *«Les reverrai-je un jour?»* (page 218). On trouve aussi des anaphores expressives : *«Pourquoi [...] Pourquoi [...] Pourquoi [...] Pourquoi [...] Pourquoi [...]»* (page 119) - *«Dernier [...] Dernier [...] Dernière [...] Dernière [...]»* (page 121) - *«J'aimais [...] J'aimais [...] J'aimais [...] »* (page 155) - *«Il est possible [...] Il est possible [...] possible... »* (page 195).

Les figures de style ne manquent pas :

- des paronomases : *«Ce fleuve humain qui coule non vers la mer mais vers la mort»* (page 209) - *«Ils raffolaient de jupons et de jurons»* (page 222) ;
- une prétérition significative : *«Je ne vous dirai pas, citoyen magistrat, ce que j'ai éprouvé ; ce serait presque indécent. Je dirai seulement ceci [...] Non, je ne vous raconterai pas Majdanek [...] Mais je dirai encore ceci.»* (page 263) ;
- des paradoxes : *«Tuer un tel silence»* (page 19) - *«Je traquais le silence dans le verbe et le verbe dans le silence»* (page 52) - *«On se riait du sacré, et, pour rire, on sacralisait le rire»* (page 88) - *«Les poètes muets crieront notre vérité»* (page 86) - *«Le hasard, tout de même, quel génie de l'organisation»* - *«Si c'est vrai, nous sommes fichus ; et si ça ne l'est pas, nous le sommes davantage.»* (page 165) ;
- un oxymoron : *«soleil de cendre»* (page 107), image plus loin développée : *«Je vois un soleil que nul ne peut voir ; mon soleil à moi n'est pas rouge, ni argenté, ce n'est pas un disque d'or ou de cuivre, mais une boule de cendre.»* (page 254) ;
- des comparaisons : *«Ses vers : des étincelles ; sa vie et sa mort sont un brouillon qui traîne sur la table»* (page 13) - *«Pogrom, un petit mot brutal, barbare, qui éclate comme un hurlement de femme ou de foule écartelée, comme un corps éventré, comme un crâne enfoncé.»* (page 35) - *«La folie [...] approchait, lentement, sournoisement, à pas comptés, comme une meute de fauves encerclant une proie vaincue d'avance par l'épouvante.»* (page 38) - *«Trois bedeaux, véritables épouvantails vivants»* (page 47) - *«La guerre est une sorte de pogrom, mais en plus grand»* (page 48) - *«Berlin arbore sa dégénérescence comme une idéologie.»* (page 109) - *«Les nazis? [...] une maladie déplaisante, pas sérieuse et sûrement pas mortelle [...] déchets [...] jetés dans la poubelle de l'Histoire.»* (page 109) - Paltiel, dans les manifestations, portait *«le drapeau rouge comme mon père, à Lianov, portait les rouleaux sacrés»* (page 113) - *«Un poète qui ne regarde pas par-delà la muraille, c'est comme un oiseau muet.»* (page 141) - *«Les poètes qui se mêlent de politique, c'est comme les somnambules qui postulent un emploi de guide.»* (page 146) - *«La vieille ville»* [de Jérusalem] s'ouvre, et *«on eût dit une toile de tente brutalement déchirée»* (page 156) - *«je souffrais comme mille diables en enfer»* (page 194) - *«Je rougissais de gêne, comme un talmudiste innocent tombé parmi des soûlards en pleine orgie un jour de foire»* (page 222) - *«Il m'examina de haut en bas comme si j'étais un arbre insolite tombé du ciel et bizarrement déguisé en soldat.»* (page 223) - *«Les Allemands fuyaient et nous les poursuivions, tels les anges du châtiment suprême.»* (page 239) - *«Il me conseillait la prudence : attention aux francs-tireurs, aux balles perdues ; attention aux mines. Faire attention, faire attention,*

c'est vite dit ; comme si le front était un passage clouté.» (page 257) - *«Tout un peuple, le mien, s'était envolé comme un nuage de feu.»* (page 263) - la condamnation par le Parti de la culture juive est, pour Paltiel, un *«deuxième pogrom»* (page 274).

- des métaphores : *«Du soleil cuivré ne reste qu'une poignée d'étincelles dispersées sur les carreaux»* (page 15) - *«Un poing de fer me martèle les tempes [...] Inutile de m'accrocher à l'écume des vagues»* (page 16) - *«La tempête a soufflé et les êtres ne sont plus ce qu'ils étaient. [...] J'ai marché dans la forêt, je me suis égaré.»* (page 78) - *«La [Inge] regarder, c'était la suivre dans la forêt primitive où tout est permis.»* (page 92) - *«Incapable de lui [Olga] résister davantage, Grisha se soumit. Et aussitôt il se crut transporté sur le sommet d'une montagne.»* (page 102) - *«Paul dit que pour sauver le monde, il faut l'amputer ; pour sauver le bras, il est nécessaire de couper le petit doigt. La vieille métaphore.»* (page 156) - *«De mon voyage en Terre sainte, j'avais rapporté une étincelle prise à sa flamme, une étoile de son ciel, une larme de sa mémoire.»* (page 159) - *«Nous avons abattu la bête»* (page 260) qu'était le nazisme (souvenir de la formule de Bertolt Brecht dans *'La résistible ascension d'Arturo Ui'*) : *«Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde?»* - *«un jour, mon cher poète juif pas encore assassiné, un jour tes étincelles allumeront un incendie.»* (page 289) ;

- des symboles comme le rêve : *«Une petite fille blonde va se jeter du haut de la tour et la même petite fille blonde va se noyer ; elle crie, je crie, mais les gens dorment, oreilles bouchées, paupières blessées, les gens ne veulent pas s'en mêler.»* (page 17), comme la mutité de Grisha.

- des personnifications : *«La nuit à Jérusalem est une présence vivante : elle marche dans la rue, accompagne les passants, se tapit dans les portes cochères. À Jérusalem, la nuit est un messenger.»* (page 20) - *«Chez nous, à Barassy, le fleuve lui-même parlait le yiddish.»* (page 32) - *«La ville se déshabillait, se fardait, s'humiliait sans gêne, arborant sa dégénérescence comme une idéologie.»* (page 109) - *«Le fusil était braqué sur l'humanité et celle-ci commençait à s'en apercevoir.»* (page 192) - *«En deux ans, Paris n'avait pas changé. [...] Question d'orgueil : à son âge on fait tout pour ne pas changer.»* (page 198) - *«Recroquevillé, emmitouflé, Moscou se cachait pour respirer et conserver sa chaleur.»* (page 210) - *«La Mort, et ses bras et ses yeux innombrables, la Mort qui ne perd jamais, qui ne recule jamais. Qui n'est jamais assouvie.»* (page 218) - *«L'Armée rouge enfonçait en jubilant les défenses ennemies.»* (page 239) - *«L'aube, comme toujours en ce mois d'août, allume le ciel et glisse sur les toits et les cimes des arbres. En face, la montagne retient la nuit. J'ai envie de la supplier : Libère-la, dieu de la montagne ; renvoie-la-nous ; garde le soleil, garde-le en otage et rends-nous la nuit ; fais qu'elle s'étende à nouveau sur cette ville de ténèbres, fais qu'elle y demeure un jour de plus, une vie de plus.»* (page 286).

Le romancier atteint donc, en fait, une poésie plus intense que celle de Paltiel car ses poèmes (pages 25, 26, 104, 105, 124, 125, 126, 140, 181, 247, 248) montrent qu'elle est prosaïque (parce qu'engagée), brève, tendue, nerveuse, allusive.

Ainsi, Élie Wiesel ne se limite pas à la narration simplement efficace du romancier engagé : il fait preuve de qualités de poète et d'humoriste.

Intérêt documentaire

Avant d'être l'histoire d'un juif représentatif du destin de nombreux autres juifs, le roman est un document sur le judaïsme, sur l'Histoire de la première moitié du XXe siècle.

Examinons ces différents domaines :

Le judaïsme : On peut classer en quelques grandes catégories les renseignements que donne le livre sur les juifs.

Il nous fait découvrir la religion juive. Il en mentionne les textes fondateurs : la *"Torah"* (nom hébreu du Pentateuque, ensemble des cinq premiers livres de la Bible ; pour les juifs, c'est le guide essentiel de la vie individuelle et collective) qui constitue *«les rouleaux sacrés»* gardés dans le coffre qu'est l'Arche. La Kabbale (au sens propre, la tradition) est l'interprétation mystique et allégorique de la *"Torah"* ; le *"Zohar"* est son texte de base. La *"Misnah"* est la compilation des enseignements et des

décisions de rabbins interprétant la "Torah"). Le "Talmud" (en hébreu, «enseignement») est un vaste ouvrage se présentant comme un commentaire de la "Misnah", visant à fournir un enseignement complet et les règles à suivre sur tous les points de la vie religieuse et civile des juifs. Le traité Sanhédrin est un des soixante-trois traités du "Talmud". La "Midrash" est un recueil de commentaires rabbiniques, en style simple, direct et poétique. L'"Aggada" est un mélange de récits historiques, de légendes, de paraboles, d'adages, d'homélies et de commentaires, qui, malicieusement ou poétiquement, définissent une morale.

Ces textes sont étudiés dans le «*héder*» (la «salle» en hébreu), école primaire juive, tandis que la «*yeshiva*» est l'école spécialement consacrée à l'étude des textes talmudiques et rabbiniques.

La religion juive est dominée par un Dieu sévère. Elle est marquée par l'attente d'un Messie (pages 130, 133) qui, ne venant pas, entretient une culpabilité intemporelle : «*Le cri de "Mort aux juifs" pénétra les arbres et les pierres, les fleuves et les rochers, l'enfer et le paradis ; anges et bêtes le transmirent, en gémissant ou en ricanant, pour l'offrir au trône céleste en souvenir d'une aventure qui avait mal tourné, d'un échec à l'échelle de la création.*» (page 38).

Des rites sont prescrits :

- Le "Shéma Israël" («*Écoute, Israël : le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un*») : premiers mots du texte le plus connu du rituel juif, rassemblant trois passages du Pentateuque, véritable profession de foi qu'on récite aux offices du soir et du matin.

- La prière de "Misha" qui doit être dite l'après-midi à la synagogue.

- La prière de "Maariv" qui est celle du soir.

- En diverses solennités (en particulier à "Rosh Hashana"), on sonne dans une corne de bélier, le «*shofar*», pour évoquer la création du monde, et appeler les fidèles au repentir et à la pénitence.

- Le "shabbat", septième jour de la semaine, du vendredi au samedi (d'un coucher de soleil à l'autre), doit être consacré au repos et à la vie spirituelle.

- Le "Kaddish", prière en l'honneur des morts, est dit par l'officiant à la synagogue et par chaque juif au moment des funérailles.

- Le juif fidèle doit fixer au front et au bras gauche, à l'office du matin, les jours de semaine, les «*Téléphines*» ou phylactères (page 278), deux petites boîtes cubiques et noires qui contiennent des passages de la "Torah".

- Il est interdit aux juifs orthodoxes de toucher leur visage avec une lame ; aussi laissent-ils les mèches de leurs cheveux pousser sur les côtés du visage, et les entourent de morceaux de papier pour les friser, d'où leur nom de papillottes.

- Les juifs mâles et les femmes mariées doivent se couvrir les cheveux, d'où le reproche fait à Paltiel : «*Vous ne portez pas le chapeau*» (page 132).

- Il faut manger «*kasher*», respecter les lois diététiques prescrites par la "Torah", «*ne pas manger de porc*», jeûner «*le jour du Grand Pardon*» (page 74). Le «*matza*» est un pain azyme, sans levain, qui rappelle la fuite d'Égypte, moment où les Hébreux n'eurent pas le temps de faire du pain.

- L'enfant mâle est circoncis par le «*Mohel*», rabbin ou laïc habilité à pratiquer la circoncision.

- Différentes fêtes religieuses sont évoquées : le soir de "Simhat-Torah", la cérémonie du "Séder" (rituel de la soirée pascale rappelant la sortie des Hébreux d'Égypte) ; le "Yom Kippour", ou jour du Grand Pardon, dix jours après "Rosh Hashana" (qui est le début de l'année juive (page 64), jour de l'expiation et du pardon (septembre-octobre), jour de jeûne total, de privation de tout ce qui peut procurer un confort matériel, de récitation de prières spéciales devant permettre de demander pardon à Dieu pour ses fautes, et d'obtenir l'absolution ; il se termine par l'office de "Kol Nidré", annulation solennelle des vœux et des serments prononcée le soir du "Yom Kippour" ; la "Bar-Mitzvah", cérémonie à la synagogue où, pour marquer sa majorité religieuse (treize ans), le jeune garçon lit la "Torah".

Les juifs accordent beaucoup d'importance aux liens qui unissent les générations.

L'Histoire des juifs : Ils ont toujours été victimes de persécutions :

- Les «*Égyptiens au temps du Pharaon*» poursuivant les Hébreux conduits par Moïse.

- Les «*pillards au service de Hamman*», obéissant aux ordres du vizir d'Assuérus. Les juifs furent alors sauvés par Esther, une belle Juive vivant à la cour de ce roi de Perse qu'elle épousa, obtenant leur grâce et faisant même monter au pouvoir son cousin Mardochee («*Livre d'Esther*», livre de la Bible).

- Les Romains qui persécutèrent les juifs en 132, et contre lesquels se révolta Bar Kochba (page 265), qui devint prince d'Israël jusqu'en 135, date à laquelle Jérusalem fut rasée. Le Temple étant détruit, Rabbi Yonahan ben Zakkai, dit «*Rabban*» («*notre Maître*»), chef spirituel du judaïsme en Palestine au I^{er} siècle après Jésus-Christ, fut l'une des personnalités clés dans l'élaboration du «*Talmud*» car il compila toutes les connaissances sur les moindres détails du rituel des sacrifices en vue de sa restauration par le messie.

- Les «*Croisés à l'ombre des icônes*» (page 36) sévirent au temps du royaume latin de Jérusalem. Les juifs furent obligés à la «diaspora» («dispersion») dans des pays où ils connurent l'hostilité au nom du christianisme (le «*pogrom*» qui a lieu «*le soir de Noël*», page 33) ; où on leur interdit la possession et le travail de la terre ; où on les confina dans le trafic de l'argent, ce qui leur donna une habileté et une puissance financières dont on sut profiter en temps opportun et dont les Rothschild (page 87), famille de banquiers d'origine juive allemande, sont le symbole. Cette diaspora est illustrée quand Paltiel indique la «*parenté profonde*» qui existe entre «*un commerçant du Maroc et un chimiste de Chicago, un chiffonnier de Łódź [en Pologne] et un industriel de Lyon, un kabaliste de Saïed [en Palestine] et un intellectuel de Minsk [en Biélorussie]*» (page 50)

La diaspora sépara les juifs en deux branches, ceux qui viennent d'Europe (les ashkénazes) et ceux qui viennent d'Orient ou d'Afrique du Nord : les sépharades), leur civilisation courant à travers les millénaires, en s'étendant de la Lituanie à Tanger, d'où l'accusation d'internationalisme qui leur est faite. David Aboulesia en est le symbole puisqu'il tient des Ashkénazes et des Séphardims (page 130).

La branche ashkénaze : Elle se trouvait en Europe orientale, d'où les noms germaniques : «*Les Stern, les Gross, les Fenkel, les Stein, venus des communautés dispersées de Hongrie, de Roumanie ou de Pologne.*» (page 185). Elle parlait le yiddish (ou judéo-allemand), différents écrivains en yiddish, russes ou polonais, étant cités et plus particulièrement ceux qui furent victimes de la purge stalinienne de 1952 : Isaac Babel (exécuté en 1941 et réhabilité en 1954, David Bergelson [bien que ses œuvres réalistes étaient pro-communistes], Mikhoels, Peretz Markish, Der Nister, Y.L. Peretz, Sholem Aleikhem [né en Russie en 1859, mort aux États-Unis en 1916]). Les hommes portaient le cafetan (ou caftan), ancien vêtement oriental, ample et long. La branche ashkénaze a vu naître le hassidisme, le «*hassid*» étant un juif à la foi fervente, qui agit par amour, avec tendresse, ce courant religieux, né en Pologne au XVIII^e siècle, s'inspirant des croyances et principes de la Kabbale, et privilégiant la prière plutôt que l'étude, le mysticisme, la conversation avec Dieu, réhabilitant la piété spontanée et joyeuse de l'ignare, introduisant la danse et des chants extra-liturgiques ; c'est une tradition qu'Élie Wiesel a lui-même connue.

La branche sépharade : Les séphardim ou sépharades sont les juifs d'Espagne et du Portugal et leurs descendants établis dans les pays méditerranéens (pages 129, 130, 157 : «*origine orientale*»). Leur culture, fondée sur le ladino, langue judéo-espagnole, est marquée par Maïmonide, théologien, philosophe et médecin juif du XII^e siècle, par les poètes de l'Âge d'Or, période faste du judaïsme en Espagne au Moyen Âge, par Don Itzhak Abrabanel, homme d'État au Portugal puis en Espagne, enfin philosophe et exégète biblique à Venise (1437-1508) (pages 196-197). Il est fait mention de «*l'Inquisition*» (page 36), tribunal ecclésiastique chargé autrefois de lutter contre les hérétiques (auxquels il imposait la mort par le feu) et qui sévit surtout en Espagne. Les juifs furent souvent convertis de force au catholicisme, mais certains, les «*Marranos*», observèrent secrètement la loi juive.

Dans la diaspora, les Juifs furent réduits à habiter dans des quartiers réservés, les ghettos (du nom du quartier juif de Venise), et souvent soumis, en Europe orientale, aux «*pogroms*» (pages 34-36, 102), soulèvements violents, souvent meurtriers, organisés contre une communauté juive), par

exemple de la part de Bohdan Khmelnitzki, chef cosaque du XVIIe siècle qui détruisit sept cent quarante-quatre communautés. Ces pogroms eurent encore eu lieu au XXe siècle, comme on le voit à Barassy, en 1910.

La persécution atteignit son sommet avec l'Holocauste commis par les nazis (l'extermination des juifs de Kharkov, le massacre de ceux de Drobitzky Yar [page 234], le camp de Majdanek [page 263]), instruments de «*la Malédiction*» dont Paltiel voudrait qu'elle n'ait pas eu lieu (il se dit : «*l'humanité n'est pas tombée dans l'abîme, elle n'a pas brûlé son âme.*» [page 243]).

Et l'antisémitisme des Russes (pogromistes = nazis [page 110]) a persisté en Union soviétique où les juifs furent persécutés (page 42) sans qu'on le sache toujours à l'extérieur. L'indifférence des Russes à l'égard des Juifs (page 225) est la preuve de l'échec de l'éducation communiste. L'antisémitisme de Staline l'a fait sévir contre les écrivains juifs pour les raisons les plus obscures («*pogrom d'un nouveau genre*» [page 273]). Élie Wiesel nous rappelle, comme le souligna Jean Lacouture, «un holocauste presque oublié, un génocide subtil, sélectif, progressif, celui que perpétra Staline [...] l'aphasie substituée au massacre». L'antisémitisme ne céderait donc devant rien, pas même devant la communion idéologique : «*Vous restez juif aux yeux des communistes avant d'être communiste.*» Mais n'est-ce pas au fond cette permanence que revendique Élie Wiesel?

Aussi les Juifs ont-ils cherché à échapper à ce «*royaume du silence et de la peur*» (page 9) comme le fait Grisha, en gagnant Israël : c'est l'objectif du sionisme, mouvement politique et religieux visant au retour à Sion (montagne de Jérusalem), à l'établissement puis à la consolidation d'un État juif en Palestine («*la Nouvelle Sion*»). Paltiel, dans son aveuglement (page 114), longtemps lutta contre lui, participant aux dissensions entre communistes et sionistes (page 145).

Les lieux du roman : Paltiel Kossover passe par :

- La Russie tsariste (Barassy qu'Élie Wiesel situe «*entre Zhironev et Tosahin*» [page 41]), autant de noms fictifs ;
- Israël (Jérusalem où le roman nous conduit avec Paltiel et avec Grisha, qui se montre sensible à la beauté de Jérusalem («*Du soleil cuivré ne reste qu'une poignée d'étincelles dispersées sur les carreaux*» [page 15] – «*couleurs changeantes, voix proches et lointaines*» [page 23] – dont un tableau est brossé pages 156-157) et, surtout, à son caractère surnaturel : «*La ville soudain se tend vers le ciel comme pour l'incruster parmi les étoiles qui voient tout et retiennent tout [...] la ville est irréelle, suspendue entre les nuages et les collines, la nostalgie et la prémonition.*» (page 66).
- La Roumanie (Lianov).
- L'Allemagne de la République de Weimar (Hambourg, Berlin).
- La France du Front populaire (Paris [pages 143, 198, 199]), les mœurs françaises (pages 135, 136).
- L'Espagne de la guerre civile (Albacete, Barcelone, Cordoue, Teruel, Madrid, Barcelone encore).
- L'U.R.S.S. sous Staline (Odessa, Moscou, Smolensk, Kharkov, Drobitzky Yar (le ghetto juif de Kharkov), Rovidok, Voronej, Oman, Berditchev, Krasnograd).

De l'inventaire des lieux, il ressort nettement, d'une part, que les déplacements de Paltiel sont guidés par un souci d'exemplarité historique (Berlin, Paris, Barcelone Teruel, Moscou : autant d'endroits où l'Histoire est en train de se faire), d'autre part, que le parcours est bouclé : parti de Barassy, il y retourne, Krasnograd étant le nouveau nom de Barassy.

Les lieux ont une fonction primordiale : ils sont chacun une étape concrète de l'évolution de Paltiel. Le parcours dans l'espace est un parcours en soi-même. Le point de départ est la judéité (Barassy), le chemin est l'internationalité du communisme, le point d'arrivée est la judéité (Krasnograd) .

Le lieu où se fait le livre (à travers Grisha) est celui par excellence de la judéité : Jérusalem. L'histoire de Paltiel Kossover, juif errant et juif égaré, s'assemble et prend son sens à Jérusalem, le lieu de la tradition, de la permanence, d'une judéité millénaire. Jérusalem rassemble en elle toute l'identité juive, il faut donc que la quête d'identité de Grisha, et celle, par le texte, de son père aient lieu à Jérusalem. Malgré leur diversité, les lieux où se situent l'action ne sont jamais dépaysants. Ils n'ont pas d'autre rôles que celui de théâtres successifs où Paltiel rencontre l'Histoire. Chaque ville est un lieu de passage, au sens initiatique du terme.

Le voyage, le déplacement, l'errance sont presque toujours escamotés par le récit. Alors que Paltiel, si l'on y songe, parcourt des milliers de kilomètres, on le voit très peu voyager : il est dans une ville, puis dans une autre, puis dans une autre, etc. Quand, par exception, le voyage fait l'objet d'une séquence, il se déroule en espace clos où l'on ne perçoit pas le déplacement (le train Berlin-Paris), ou bien il est réduit à sa structure minimale de passage (le franchissement de la frontière espagnole). Paradoxe du récit : le «juif errant» est constamment prisonnier d'espaces oppressants. Il ne quitte l'un de ces espaces que pour passer, quasi instantanément, dans un autre : comme si chaque ville était à la fois un abri et un danger. En fait, les villes se présentent chacune comme un ghetto où Paltiel cherche la fraternité et l'appartenance, et d'où l'Histoire et la violence le rejettent toujours. Il est un errant malgré lui : ce qui lui importe, ce n'est pas de se déplacer mais de trouver sa place. C'est pourquoi, suprême avatar du paradoxe, il ne trouve sa place, et ne se trouve lui-même (en s'affirmant comme juif) que dans l'espace le plus oppressant de tous : la prison.

Les problèmes politiques du XXe siècle : Tout ce qui advient aux personnages, que ce soient Paltiel ou Grisha, a pu et a certainement dû arriver à des personnes réelles ; les lieux sont réels, les circonstances sont historiques, le contexte sociologique, politique, culturel et religieux, est tout aussi historique. Dans sa volonté de réunir tous les grands événements qui ont marqué les Juifs de l'Est au cours du demi-siècle, Élie Wiesel prête à Paltiel Kossover un destin qui lui fait traverser à grandes enjambées toute l'Histoire de l'Europe de la première moitié du XXe siècle.

Paltiel est un personnage de fiction, mais Peretz Markish ou Der Nister ont existé, ont été victimes de la paranoïa stalinienne qui conduisit, au début des années cinquante, à torturer jusqu'à la folie puis à fusiller la plupart des intellectuels juifs d'U.R.S.S.. Selon Luc Rosenzweig, Élie Wiesel fait «la synthèse des récits et témoignages épars sur cette longue, trop longue histoire d'amour des Juifs de Pologne et de Russie avec le communisme.»

En effet, Paltiel parcourt l'itinéraire classique du juif communiste qui est d'abord attiré par un idéal, reste longtemps «un compagnon de route», adhère en dépit d'indices inquiétants, et, alors qu'il est déjà désenchanté, l'est de plus en plus, et devient finalement un renégat. Car c'est bien d'une religion à l'autre qu'il est passé, le Parti étant «une sorte d'ordre religieux» qui «exige la foi», dont «les attributs sont divins» (page 28), qui proclame «l'Évangile communiste» (page 112). Il a été dupe d'un messianisme sans Dieu, a voué un amour mystique à Staline parce qu'il avait libéré Auschwitz. Dans cette alternance d'un messianisme à l'autre, son itinéraire traverse, de façon fort plausible, une série de situations historiques.

1- La Première Guerre mondiale : Elle est évoquée à travers différentes mentions. Celle de «Sarajevo» (page 47) rappelle que c'est dans cette ville de Bosnie, qui faisait partie autrefois de l'empire austro-hongrois, qu'elle fut déclenchée par l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, le 28 juin 1914. Le «Kaiser» (page 49) est l'Empereur d'Allemagne, Guillaume II. Le «moine» qui, en Russie, avait des «pouvoirs maléfiques», une «influence sur la Cour et sur les événements» (page 49), c'est Grigori Iefimovitch Novykh qui, ayant acquis une réputation de guérisseur, ayant réussi à soulager le tsarévitch Alexis, devint ainsi le favori du tsar et de la tsarine, agit sur le gouvernement, en profita pour assouvir ses appétits sexuels (ce qui lui valut son surnom de «Raspoutine» ou «débauché»), avant d'être assassiné en 1916. Les hostilités entre l'Allemagne et la Russie ont été terminées par l'armistice de Brest-Litovsk, signé le 3 mars 1918, entre la République soviétique et le bloc allemand, et qui enlevait à la Russie la Pologne, les Pays Baltes, la Finlande, l'Ukraine, une partie de la Biélorussie, etc. (page 49). Le traité de Versailles (page 88), signé le 28 juin 1919, dans la Galerie des Glaces du château de Versailles, entre la France et ses alliés, d'une part, et l'Allemagne, d'autre part, mit fin à la Première Guerre mondiale. Rosa Luxemburg (page 88) était une socialiste révolutionnaire allemande, d'origine juive polonaise, qui joua un rôle éminent dans la social-démocratie allemande, puis fonda le parti communiste allemand avant d'être victime de la répression de l'insurrection spartakiste de janvier 1919. Après l'effondrement de la monarchie bavaroise en novembre 1918, Kurt Eisner proclama la république dont il devint le Premier ministre tandis qu'Ernst Toller était un des membres du gouvernement ; Kurt Eisner fut assassiné par un officier monarchiste ; une République des conseils («la République rouge de Bavière» [(page 111)] fut proclamée par des

communistes bavarois, bientôt débordée par des Russes, avant que Munich soit reconquise par l'armée.

2- La montée du nazisme dans «*la belle et turbulente République de Weimar*» (page 108), dans Berlin don't on a tableau en 1928 (pages 87, 88, 108, 109, 110 [«*Berlin semblait dominé par des Juifs*»], 111). Les nazis sont d'abord jugés par les uns peu dangereux (page 109), par d'autres comme l'annonce du «*déclin de la civilisation, de la liberté et de la morale*» (page 110). L'opposition des communistes au nazisme est représentée par Bernard Hauptmann qui «*incarnait le type du communiste fidèle, inflexible [...] les masses c'était sa religion [...] il se croyait investi par elles d'une haute mission*» (page 111) ; «*malin, malicieux, supérieurement éloquent, il nourrissait une seule passion : détourner les jeunes Juifs religieux de leur foi*» (page 89) – «*ses arguments sur le pouvoir néfaste de la religion, la stérilité des rites surannés, l'effet paralysant de nos mœurs, l'influence dangereuse des prophètes, des sages et des justes*» (page 90) ; par Inge (pages 91, 92, «*communiste comme Hauptmann, fervente comme lui, prête à se sacrifier pour le parti de la Révolution*» [page 111], 120, 121) ; par Paul Hamburger (pages 143, 160, 161, 162, 163, 164, 165) dont l'évolution est semblable à celle de Paltiel, mais qui va plus loin et qui disparaît (page 201), Mais, aux «*élections de 1932*» (page 113), on assiste à «*une montée étonnante des nazis*», à «*un raz de marée hitlérien*» (page 114) : «*En deux ans seulement Hitler avait gagné six millions de voix*» - «*Nous percevions la marche inexorable de la Malédiction*» Bernard Hauptmann s'étonne que «*six millions de miséreux ont trouvé le moyen de voter pour une misère plus noire, pour une honte plus insupportable*» (page 115). Pour Traub, «*la victoire nazie ne relevait pas de considérations politiques ou économiques mais d'une situation mystique. Hitler incarnait un désir de puissance et de domination qu'il puisait dans le tréfonds du peuple allemand.*» (pages 116-117). Paltiel, au moment de quitter Berlin, y constate : «*Uniformes bruns, gris, noirs. Svastikas innombrables.*» (page 121).

3- La France du Front populaire, coalition des partis français de gauche qui arriva au pouvoir en 1936 pendant la Troisième République, le régime politique en France de 1870 à 1940. Il était animé par Blum, dirigeant du parti socialiste, Daladier, membre du parti radical-socialiste, alors chef du gouvernement, Maurice Thorez, dirigeant du parti communiste français. L'opposition de droite était représentée par les écrivains Maurras et Drieu La Rochelle, défenseurs d'idées d'extrême droite. Des manifestations se déroulent de la République à la Bastille (page 151), car, à cause de leur valeur symbolique, traditionnellement, les partis et organisations de gauche français défilent de l'une à l'autre. Paltiel rend visite à des grévistes du Nord (pages 150-151), participe à une manifestation (151). À son retour d'Espagne, il est soumis à «*la réalité bureaucratique de la Troisième République : papiers, visas de séjour, tampons. Nous n'étions pas de leur bord et ils nous traitaient en conséquence.*» (page 197).

4- La Palestine des années trente où, grâce à une mission, Paltiel, «*guidé par le département politique de l'Agence juive*» (page 154), «*parcourut le pays, étudiant ses problèmes, sondant son drame*», découvrant les «*communes socialistes*», les «*kibboutz*», qui «*pourtant étaient sionistes*», les militants «*se préparant à la résistance armée contre les Arabes et contre les Anglais*» dont «*la politique colonialiste le scandalisa*» (page 154). Katia a connu «*les années radieuses au Kibboutz*» (page 66), c'est-à-dire le sionisme dans sa pureté socialiste originelle.

5- La guerre d'Espagne. Elle opposa les loyalistes, partisans de la République, qui est le gouvernement légitime («*No pasaran*» [«*Ils ne passeront pas*»] est leur cri de ralliement), et les troupes de Franco, général qui avait pris la tête du soulèvement de 1936, appuyées par les phalangistes, membres de la Phalange, organisation de droite qui joua un grand rôle («*Arriba España*» [«*Vive l'Espagne*»], était leur cri de ralliement). Sont particulièrement évoquées la bataille de Madrid («*C'est Stalingrad avant Stalingrad* [page 188]) et les luttes de factions à Barcelone (pages 189-190, en particulier, les trotskistes, les libertaires ou anarchistes qui, aux yeux de Paltiel, pourtant assez puéril lui-même, parurent «*de grands enfants. Des gosses souriants, exubérants face à une société qui les narguait avec sa logique, ses lois, ses calculs hypocrites, son efficacité.*» (page 190).

Cette guerre civile, «*un combat suicidaire, la lutte d'un peuple s'attaquant à sa propre existence*» (page 184) a vu se déployer la cruauté espagnole (atrocités [page 184], les uns et les autres «*se livrant aux mêmes boucheries*» [page 185]), le déchaînement du Mal présenté comme une conséquence de l'Inquisition : «*Les bûchers de l'Inquisition aboutirent à l'explosion, à la destruction de l'Espagne au temps des franquistes.*» (page 186). Étaient venus du monde entier, pour défendre la République espagnole contre Franco et ses alliés fascistes et nazis, des volontaires étrangers qui formèrent les Brigades internationales (pages 167, 183-184). Les Soviétiques, eux aussi, défendirent la république, mais Paltiel qui, d'abord, était heureux de se battre «*pour tout ce qui représente l'honneur d'être homme*» (page 190), s'interroge sur la politique de Moscou : mise à l'écart des anarchistes et des trotskistes, arrestations et exécutions sommaires de nombreux communistes, disparition de Bercu (pages 193, 194, 195).

6- Le communisme et l'U.R.S.S. : Paltiel fait la découverte du communisme par l'entremise d'Éphraïm (pages 55-59, 68-69). Mais il a vite une première déconvenue, en constatant le mensonge de l'employé de son père (pages 69-70). Il constate que le Parti est une religion, qui a son Évangile («*l'Évangile communiste*» [page 112]) ; «*on doit l'accepter ; le mettre en question, c'est s'en détacher, donc le juger, donc le renier. La foi, toujours la foi*» (page 274) ; dans cet «*ordre religieux*» (page 271), on emploie un vocabulaire religieux («*Vous m'avez incité à me repentir, à me confesser, à me purger, à expier, à me racheter, à me faire pardonner, à mériter le salut : tous ces actes sont d'essence religieuse. Prêtre ou inquisiteur, vous servez le Parti dont les attributs sont divins*» [page 28], et on célèbre le culte de Staline, les soldats soviétiques blessés hurlant : «*za rodinu, za Stalina*», «pour la patrie, pour Staline» (page 230).

On a des aperçus sur la montée du communisme en Russie, sur la lutte originelle, en 1917, entre le bolchevisme (la tendance majoritaire qui voulait un marxisme intégral) et le menchévisme (la tendance minoritaire qui voulait un marxisme plus modéré) Les armées rouges, celles des communistes, ont eu à lutter contre les armées blanches : celles des tsaristes. La collectivisation s'est traduite, dans les campagnes, par la constitution de «*kolkhozes*», exploitations agricoles collectives et de «*communes*», structures administratives regroupant plusieurs villages (page 18). En art, fut imposé le réalisme socialiste («*une littérature foisonnant de kolkhozes, de champs labourés et de fraîches forêts.*» [page 212] - «*Chanter les aciéries, la splendeur des usines et l'homme nouveau qui les bâtit sous la direction sage et infaillible du Parti.*» [page 213]). La jeunesse fut encadrée dans des mouvements : les «*Pionniers*» (pages 41, 57), sur le modèle des scouts, et le «*Komsomol*», pour les jeunes de quatorze à vingt-huit ans (page 41, 103).

Dès le temps de «*Vladimir Illitch*», prénom et patronyme d'Oulianov, dit Lénine, un régime policier fut vite institué avec la Tchéka, police politique dont les membres sont les «*tchékistes*» (page 18). En mars 1919, il fonda le «*Komintern*» (page 162), abréviation de «*Kommounisticheski Internasional*», la IIIe Internationale communiste, chargée de propager la révolution communiste dans le monde (ainsi, en Espagne [page 193]).

La Tchéka devint, au temps de Joseph Vissarionovitch, prénom et patronyme de Djougachvili, dit Staline, le N.K.V.D. (page 12), abréviation de mots russes signifiant «*Commissariat du peuple aux affaires intérieures*», puis le K.G.B.. Sous la supervision d'hommes tels que Béria (page 177), ministre de l'Intérieur et donc chef de la police sous Staline, ou Abakoumov, vice-ministre de l'Intérieur sous Béria, la société était encadrée et surveillée : «*la Sécurité soviétique*» (page 208), «*les Organes*» (pages 216, 252). Dans les moeurs du pays entra la crainte de l'arrestation (pages 217, 276), de la prison (la Loubianka, la prison de Moscou [page 41] - les prisons soviétiques [pages 103, 172, 173, 174] - «*l'isolateur*» [pages 36, 85, 168-169, 171, 176]), des tortures, des interrogatoires (par le «*citoyen magistrat*» [page 28], titre que portent les juges en U.R.S.S. pour marquer leur appartenance au peuple), des procès et des exécutions ou des exécutions sans procès (par «*le gentleman de la quatrième cave*» [pages 285, 286-287]).

Staline eut un comportement imprévisible, tantôt bienveillant (page 164), tantôt, surtout à la fin de sa vie, tombant dans des «*accès de démence*» paranoïaque (pages 83, 85, 159, 177, 178, 179, 270), en particulier à cause de l'opposition de Trotski. Il se méfia du «*Komintern*» («*Le Komintern rameutait ses agents par centaines dans le monde entier. On ne pouvait pas deviner que c'était pour les*

liquider.»), et allait le dissoudre en 1943, son communisme conformiste prétendant défendre «*les intérêts de la classe ouvrière mondiale*» (page 216), alors que ce ne fut qu'un nationalisme. Le dernier décret qu'il signa avant sa mort concernait la déportation de tous les juifs en Sibérie, Sojénitsyne ayant révélé que des camps étaient prêts pour les accueillir.

Il provoqua des purges, différentes vagues d'élimination d'adversaires politiques (réels ou supposés), à la suite de procès à sensation dont furent victimes : Boukharine et Radek (page 205), deux membres du Politburo qui furent expulsés en 1936, le premier étant même condamné et exécuté ; Zinoviev (page 83), qui avait été un compagnon de Lénine exclu du parti en 1934 par Staline qui l'accusait de complicité dans l'assassinat de Kirov et qui fut condamné à mort comme opposant au régime (1936).

De ces purges sont aussi victimes des personnages du roman : Olga (page 103), Hauptmann («*il avait changé*» [page 113] - «*Bernard Hauptmann se donna la mort*» [page 108] - «*il se tira une balle dans la tempe*» [page 116] - «*pourquoi ce suicide?*» [page 118]), Inge (page 112), Paul Hamburger (pages 143,160), enfin des intellectuels juifs d'U.R.S.S., qui, après un «*mieux*» qui suivit la guerre («*Les nouveaux maîtres, inaugurant une politique de libéralisation, ouvrirent les camps, les prisons, les geôles de la mort lente. Des dossiers furent révisés, des sentences cassées.*» [page 43]), virent, le 12 août 1952, par un autre de ces tragiques malentendus de l'Histoire du pays s'effectuer un retournement contre eux.

Parmi eux, Paltiel, qui a pourtant adhéré «*officiellement au Parti*» (page 269), acquit ainsi une certaine notoriété mais se fit aussi des ennemis, le carriérisme se drapant de pureté idéologique (page 270), put facilement obéir aux directives du fait de son éducation religieuse («*Je n'avais qu'à me rappeler ma jeunesse et à substituer le Parti à la Loi ou au Seigneur*» [page 271]), se lança avec ardeur dans l'écriture d'«*une épopée*» (page 272), quand «*Les événements se précipitèrent : dissolution du Comité antifasciste, fermeture du théâtre juif, disparition de telle ou telle signature dans la presse.*» (page 273). Il fut alors emprisonné, interrogé, incité à mettre par écrit sa vie, avant que survienne l'ordre : «*Le poète juif Paltiel Gershonovitch Kossover doit être exécuté avant l'aube, le même ordre ayant été transmis cette même nuit à tous les juges d'instruction qui, à Moscou, Kharkhov, Kiev et Leningrad, étaient chargés d'extorquer les aveux [...] de tous les écrivains, poètes et artistes juifs en Union soviétique.*» (page 283). Ainsi, de 1948 à 1953, 238 écrivains, 106 acteurs, 19 musiciens et 87 peintres et sculpteurs furent tués parce qu'ils étaient juifs.

Puis se déroula la tragédie de ceux qu'Élie Wiesel appela «*Les juifs du silence*» (titre de son essai de 1966) jusqu'à la chute de l'Union soviétique.

7- La Seconde Guerre mondiale : Elle eut lieu, même si à Munich, en 1939, le Français Daladier et le Britannique Chamberlain, par crainte d'un conflit, laissèrent Hitler annexer le territoire des Sudètes, Paltiel commentant : «*Munich n'est qu'une farce*» (page 203). Si «*Hitler jure que sa soif de conquête est assouvie*» (page 203), il fut ainsi incité à poursuivre sa politique d'expansion. Il sut se protéger d'abord à l'Est en faisant signer par «*Molotov et Ribbentrop*», les ministres des affaires étrangères soviétique et allemand, «*le pacte*» (page 206), un pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'U.R.S.S., retournement brutal et complet, par une absurde fatalité, de la politique extérieure de ce pays que durent effectuer aussi les communistes du monde entier qui, d'ennemis de l'Allemagne nazie qu'ils étaient, furent soudain considérés comme ses alliés. Ceux vivant dans les démocraties occidentales connurent alors des difficultés ; ainsi Paltiel qui a ce raccourci saisissant : «*Deux chefs d'État concluent un pacte et c'est moi qu'un inspecteur de police vient tirer du lit pour "vérification d'identité"*» (page 205). Passé alors en U.R.S.S., il y constate que, «*conséquence du pacte avec Hitler*», les juifs doivent faire «*taire en eux la haine du nazisme*» (page 211). Puis Hitler attaqua aussi l'U.R.S.S., d'où un nouveau retournement : «*En une nuit, en un clin d'oeil, le pays tout entier ne sait plus où donner de la tête. La pagaille totale. Plus rien n'est à sa place. Dérégulé, l'appareil. Plus de mots mais des cris et des ordres. Les alliés d'hier sont devenus nos ennemis ; et ils sont implacables, assoiffés de sang, des sauvages, tous. Nos ennemis d'hier, les capitalistes-impérialistes-colonialistes, se sont transformés en compagnons fidèles, en amis exemplaires.*» (page 219).

On découvre alors la guerre du côté soviétique. Le pays fut envahi par les armées allemandes, lançant en avant leurs engins blindés, les «*Panzers*» (page 219), pénétrant très loin dans le territoire :

«Prise de court par l'offensive allemande, notre glorieuse armée était tout sauf glorieuse.» (page 224) - «L'ennemi progressait trop rapidement, dans trop de directions à la fois : les dieux de la guerre lui souriaient.» (page 226), Mais les «partisans» menèrent une guerre d'embuscades. Si la bataille de Stalingrad se signala par des affrontements particulièrement longs (1942-1943) et violents, «le miracle eut lieu. Le général Hiver fit un bond en avant.» (page 226). Finalement, l'Armée rouge, avec à sa tête Koniev, Joukov, «enfonçait en jubilant les défenses ennemies, libérant les villes et les villages que les envahisseurs avaient incendiés avant de se replier. Les Allemands fuyaient et nous les poursuivions, tels les anges du châtement suprême.», d'où «les batailles historiques de Voronej, Odessa, Kiev, Kharkhov, Oman, Berditchev...» (page 239).

8 - L'Holocauste : Paltiel fit la découverte de l'extermination des juifs par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale.

Quand, en 1944, Lianov fut libérée, il courut à la recherche de ses parents. Il apprit que «les fascistes avaient emmenés les... les Juifs.» (page 242), se fit raconter «les «journées meurtrières de 1941. Les rafles, les fusillades. Les trains de la mort. La complicité des habitants. Les fascistes avaient élaboré un programme dont toute la ville était devenue spectatrice. [...] Tout près d'eux, si près d'eux, les wagons plombés et leurs cargaisons de mourants et de morts roulaient, roulaient en cercle, allant de nulle part vers nulle part, attendant pour faire halte que le dernier homme rende son dernier souffle.» (page 243).

Surtout, Raïssa le conduisit au camp de Majdanek, «entouré de barbelés et de miradors» : «J'ai visité toutes les baraques, toutes les cellules ; j'ai touché et caressé toutes les pierres, embrassé les portes derrière lesquelles tout un peuple, le mien, s'était envolé comme un nuage de feu.» (page 263).

9 - L'État d'Israël : Une fois constitué en 1948, il a subi les assauts des pays arabes, et a ainsi conquis, au cours de la guerre de 1967, le Sinaï, sur l'Égypte, et le Golan, sur la Syrie (page 21). L'écrivain Yoav «participe au combat pour les Juifs russes» (page 20), qu'Élie Wiesel appela les «juifs du silence». L'un d'eux est Grisha, qui a pu se réfugier en Israël au temps où «Golda» (c'est-à-dire Golda Meir [page 64]) était la première ministre. Il découvre l'ambiance survoltée du pays (page 21).

Élie Wiesel ayant fait la synthèse de nombreux témoignages épars (comme l'*Histoire véridique de Moshe, ouvrier juif et communiste au temps de Staline* (1977), de Moshe Zalcman), '*Le testament d'un poète juif assassiné*' est un remarquable document, d'un grand réalisme, sur le sort des juifs, spécialement au XXe siècle, et spécialement des juifs russes, des intellectuels juifs d'Europe de l'Est qui vécurent une longue histoire d'amour avec le communisme avant d'en être les victimes.

Intérêt psychologique

Les personnages de ce roman engagé représentent différentes prises de conscience du judaïsme et du communisme. Mais ils sont très réels, très terrestres, finement ciselés, vivent des drames humains véritables. On les découvre selon différents points de vue, ce qui leur donne une riche ambiguïté : Paltiel et Zupanev se confessent, Grisha est observé, tandis que Raïssa n'existe pour nous qu'à travers le regard des autres. Un drame familial unit et déchire un père, une mère et leur enfant. Paltiel fait un voyage non seulement physique et idéologique mais aussi affectif, qui est ponctué de rencontres qui l'amènent d'ailleurs à se poser les questions : «le reverrai-je?» (pages 165, 166) - «Nous reverrons-nous?» (page 167) - «La reverrai-je?» (page 182) - «la reverrai-je un jour?» (page 208) - «les reverrai-je un jour?» (page 218) qui deviennent un véritable refrain.

Tous les personnages épisodiques, qui s'opposent, en actes ou en paroles, aux personnages principaux (c'est-à-dire aux juifs) sont tout d'une pièce ; ils n'ont qu'une fonction d'ennemis, ils sont le mal, ce qui est l'écueil du roman à thèse. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, à part quelques figures qui passent rapidement dans le récit (comme Arke Gelis - et encore est-il aussi juif), les ennemis sont une foule indistincte, une masse informe et menaçante qui se présente toujours en groupe, en horde, serait-on tenté de dire : les tueurs du pogrom, les nazis, les franquistes, l'appareil

stalinien. L'ennemi, le mal est partout présent mais jamais identifiable, individualisable. Ainsi, le juge n'est pas à proprement parler un individu, mais plutôt le représentant de l'appareil stalinien.

Examinon les principaux personnages :

Viktor Zupanev : «*Homme petit et chauve*», sans allure («*les gens me regardent sans me voir*» [page 80]), qui vit tout seul, en marge (page 81), il a exercé deux métiers successifs : sténographe de la prison et veilleur de nuit, métiers symbolisant le personnage qui se définit lui-même comme un «*caméléon humain*» (page 80). Greffier du juge, «*témoin parfait car invisible*» (page 289), il fut longtemps un exécutant soumis et anonyme. Cependant, il «*se sent coupable d'avoir vu le mal, de l'avoir côtoyé*» (page 170). Et c'est bien pourquoi il répète : «*Je n'ai jamais ri de ma vie*» (pages 15, 18, 46), «*De ma vie, jamais je n'ai ri*» (page 18), «*Je ne savais pas rire*» (page 46), qu'il se demande si le père de Paltiel a, et pour lui c'est l'essentiel, «*oui ou non appris à rire*» (page 285) ; il ne «*rit*» qu'à la fin, car «*les poètes morts forceront les hommes comme moi, et tous les autres, à rire.*» (page 290). Il fut bouleversé par l'attitude d'un prévenu qui ne ressemblait à aucun autre, pris d'admiration (page 168) pour le courage de ce poète, car, pour une fois, un présumé coupable avait résisté. Il ressent même de l'amour pour lui (page 285). Mais il n'osa pas se retourner ouvertement contre la machine qui l'avait lui-même broyé. Cependant, en cachette, il réunit ses textes, et décida de se venger en les faisant lire à Grisha, en lui disant : «*J'implante en toi sa mémoire et la mienne, il le faut, fiston, tu comprends, il le faut, car autrement...*». Bouleversé par l'attitude d'un prévenu qui ne ressemblait à aucun autre, il avait choisi de s'en faire le témoin, décida de rompre le mur de silence qui entourait le disparu. «*Le poète assassiné*» lui ayant appris le rire, ce «*vieillard fou*» (page 20) veut désormais rire lui aussi, rire du tour qu'il joue à la machine soviétique. Il participe aussi au drame familial car l'admiration et même l'amour qu'il ressent pour Paltiel, il les reporte sur Grisha qui «*avait besoin d'un père, comme lui d'un fils*» (page 79).

Grisha : «*Grand, élané, fin, cheveux foncés, yeux sombres, lèvres serrées, tout en lui suggère l'écorché*» (page 11). Né trois ans à peine avant l'internement et la secrète exécution de son père, il a été «*un enfant triste, malheureux, humilié par un étranger, un orphelin désemparé, un adolescent rebelle et exalté qui s'est attaché à un vieillard fou*» (page 20), Viktor Zupanev, «*son grand et unique ami*» (page 66). Il n'a pas connu son père, et a reproché à sa mère, Raïssa, qu'il n'aimait plus (page 20), avec laquelle il a subi une vie de «*réprouvés, au ban de la communauté*» (page 42), de ne pas le lui avoir fait connaître : «*Moi aussi j'ai un père. Je veux l'aimer, le voir, le caresser*» (page 25) - «*Un fils doit connaître son père*» (page 61). Il tient au simple petit bouchon qui lui paraît «*un lien exclusif avec son père*» (page 253). Il voudrait «*résoudre toutes les énigmes de son passé : la mélancolie de son père et le silence de sa mère*» (pages 255-256). Aussi l'accuse-t-il d'avoir «*tué en lui le goût du bonheur*» (pages 65-66), de «*répandre le malheur*», et cherche-t-il ardemment à connaître Paltiel. L'étranger qui l'a humilié, c'est le docteur Mozliak qu'il hait (page 45) pour avoir «*pris la place de son père*» (page 103), pour lui «*voler son père*» (page 253), et d'autant plus qu'il vient à se demander «*s'il ne travaille pas pour les Organes*» (page 252), s'il n'est pas «*un spécialiste qui lui extirpait des mots, des phrases, des lambeaux de silence*» (page 254), que Zupanev lui aussi déteste (page 79). Lui qui est vu comme «*le mal aimé, l'intrus, l'indésirable*» (page 66), que «*l'angoisse ne quittait pas*» (page 45), était, face à sa mère et à son amant, comme un nouvel Hamlet qui vit un très classique conflit oedipien (complexe d'Oedipe négatif) : «*Comment avait-elle pu s'éprendre d'un tel personnage?*» (page 44).

Un tel garçon ne pouvait qu'être paralysé de timidité. Aussi est-il «*vaincu, humilié*» (page 102), au lycée, par Olga, une fille «*insolente*», «*blonde, jolie, garce ; excitée et excitante et se fâchant quand elle n'obtenait pas ce qu'elle désirait*» (page 100), «*provocante, plus mûre, plus audacieuse*» (page 101), expérience qui le traumatise jusque dans les bras de Katia.

Lui qui «*s'était promis un jour de se taire*» (page 46), par un acte décisif choisit un mutisme, qui traduit la fidélité qu'il voue à son père, le souci d'ele protéger, et l'acceptation de la mission qu'il lui a laissée, qui lui permet aussi, d'ailleurs, d'émigrer en Israël. Élie Wiesel dit l'avoir rendu muet parce que «*le*

silence aussi peut être un cri», et que, selon le rabbi de Worke qui avait fondé une école du silence, «*le cri le plus fort est celui qu'on ne pousse pas*». Grisha est ainsi le «*messenger idéal*». Ayant rencontré Katia, il a bien du mal à répondre à son affection, parce qu'obnubilé par son passé. Mais il cède finalement au désir, et peut donc l'opposer à Raïssa.

Raïssa : Ne connaît-elle pas une évolution semblable à celle de Paltiel, évolution qu'il faut cependant presque deviner puisque c'est de façon étonnante que cette Juive acculturée, officière autoritaire dans l'Armée rouge, commissaire politique de surcroît, «*totalelement libre et dévergondée*» (page 229), méprisante à l'égard du brancardier, est transformée. Lui avait été évidemment tout de suite séduit par «*son uniforme, ses galons et son autorité*» (page 229), et s'était opposé imbécilement à elle pour être encore plus humilié (page 233). Soudain, elle serait «*intéressée, intriguée*» (page 260) par le poète, tout en lui prédisant «*un plus grand avenir comme poète que comme mari*» (page 267). Mais, si elle accepte de l'épouser, n'est-ce pas pour épouser du même coup sa judéité qu'elle avait reniée : à cause de l'opposition de ses parents à son mariage avec Antony, un «*goy*», «*elle s'était pris à détester ses parents, puis tous les Juifs [...] elle ne supportait pas de côtoyer les juifs [...] Elle ne changea qu'en apprenant les massacres de Vitebsk ; tous les membres de sa famille avaient été enterrés vivants. Dès lors, un sentiment nouveau, la culpabilité, la poussa vers les Juifs – et vers moi?*» Et Paltiel constate : «*Elle s'était servie de moi pour exorciser ses démons*» (page 268). Aussi accomplit-elle, en s'unissant à lui, un devoir de fidélité, et «*elle ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait*» (page 267). Cependant, avec «*sa force calme, son esprit de décision, son courage*» (page 275), elle fut pour lui, quand se manifesta la répression contre les écrivains juifs, une protectrice, se montrant «*même affectueuse, tendre et entreprenante*» (page 275), «*elle qui en savait plus long que lui sur les périls qui les guettaient*» (page 277), «*elle qui l'encourageait à redevenir pratiquant*» (page 278), et le même sens du devoir la pousse à avoir un enfant. Mais, regrette-t-il, elle était «*trop froide, trop différente pour comprendre ma poésie*» (page 262), et il est passé par les intermittences du cœur : «*Raïssa, je l'ai aimée, puis détestée, puis aimée, puis...*» (page 261). Cette mission accomplie, aurait-elle de nouveau abandonné le judaïsme, allant jusqu'à devenir l'amie d'un homme aussi inquiétant que le docteur Mozliak? Elle demeure ambivalente dans sa façon de présenter son père à Grisha (pages 27, 63) : elle a été jalouse de l'amour qu'il lui portait. Le départ de Grisha l'aurait-elle fait revenir à son peuple, la poussant même à le rejoindre en Israël? Connu que de biais, ce personnage de femme infidèle et de mère impérieuse et fugitive demeure très ambigu, plus que celui de son mari dont l'évolution est mieux tracée. «*Quelle étrange femme, mère impérieuse et femme infidèle !*» constata Jean Lacouture.

Paltiel (nom qui signifie : «*Dieu est mon refuge*») est un personnage qui, indiqua Élie Wiesel, «*emprunte un peu à tous*» les écrivains juifs du temps (David Bergelson, Mikhoels, Peretz Markish, Der Nister, Y.L. Peretz, etc.) «*mais n'est calqué sur aucun d'eux*». Et il n'emprunte à son auteur qu'une enfance pieuse vécue dans la tradition hassidique. Il a vingt ans de plus que lui, et la différence d'âge peut expliquer la différence de destin ; Élie Wiesel ne fut jamais effleuré par la tentation du communisme.

Longtemps faible, ridicule, en marge, un peu à côté de la réalité, en fait un raté, il serait même quelque peu méprisable s'il n'était pas si critique de lui-même, n'est évidemment «*pas un héros*» (page 219), pas plus avec les femmes que face aux problèmes politiques ou à l'ennemi, est même le type du anti-héros. Mais, passant par une poignante désillusion, il se transforme pour apparaître comme un véritable héros.

«*Chétif, malingre, peu doué pour les sports et encore moins pour les coups de poing*», il se sait «*plutôt lâche*» (page 99), entravé par «*une sacrée timidité*» (page 95). C'est qu'Élie Wiesel lui donna cette autodérision déjà signalée, par laquelle il s'accuse de toutes les faiblesses, reconnaît son «*sentiment d'échec*» (page 118), sa lâcheté, sa naïveté. Cette autodérision tient à son «*dédoublement de personnalité*» (page 89), dont il s'amuse, qui lui permet de prendre ses distances avec lui-même, qui le rend sympathique. Il se définit lui-même : «*poète de vocation, juif de naissance, communiste de conviction*».

On peut voir en lui une sorte de Candide qui, comme le héros de Voltaire, affiche un optimisme inconditionnel, qui est dirigé par l'«*absurde fatalité*» (pages 202, 210) vers tous les malheurs de l'époque (la scène militaire : «*Les lieutenants criaient, les sergents hurlaient et les pauvres soldats couraient, rampaient, se redressaient, saluaient, fixaient un point [...] on présentait les armes [...] on les plaquait [...] on recommençait*» (page 222), fait penser à celle qu'on trouve chez Voltaire), qui est toujours «*novice*» en toutes choses (page 159), qui reste victime de son aveuglement en dépit du pouvoir que le souvenir de son père a conservé sur lui et en dépit des interventions magiques de David Aboulesia qui apparaît chaque fois qu'il cherche le sens de son douloureux destin, qui est comme sa conscience.

Il se trouve facilement «*au comble du désarroi*» (page 93), comme il le montre en bien des circonstances : en Espagne où il est déclaré «*inapte au combat*» (page 183) et où il flanche au moment de rejoindre les anarchistes (page 195) ; en Allemagne où il voit ses compagnons communistes tomber en servitude sous les dogmes du stalinisme, sans souffler mot, comme il restera coi lors de la disparition de Hauptmann, étant heureux finalement d'échapper en «*déserteur chanceux*» à «*la tempête de sang et de feu*» (page 122) ; en U.R.S.S., où, loin de se «*soudain métamorphoser en guerrier russe*» (page 221), «*après un examen médical, il est réformé*» (page 221), se débrouillant pourtant pour être soldat, mais, constatant qu'«*il lui sera impossible de se plier aux rigueurs de la vie militaire, au langage de l'armée, trop cru, trop grossier, trop primitif*» (page 221). Il n'est donc que brancardier, «*sa contribution à l'effort de guerre*» étant de faire rire (page 224), son exploit étant de s'obstiner à traîner jusqu'au poste de secours un blessé allemand qui voulait qu'il le tue (pages 232-233). Puis il est un fossoyeur (page 240), obnubilé par la mort. Pourtant, pris de vertiges, il doit être hospitalisé (page 228). Aussi, lorsque son juge l'accuse de montrer la lâcheté des Juifs, il nuance : «*C'est faux en ce qui concerne les Juifs en général ; c'est vrai en ce qui me concerne, moi en particulier*» (page 218), et il précise : «*Je n'étais pas un héros. La guerre, je l'ai faite, moi, à l'hôpital.*» (page 219).

Qu'il soit naïf, il le reconnaît et le revendique même («*Je vous parais naïf, pas vrai? Je l'étais. Je l'admets sans honte, je le répète même avec fierté.*» [page 190]). Mais il est sincère, «*refuse de se mentir*» (page 190), cherche désespérément un sens, que ce soit dans l'idéologie, les femmes, la poésie ou la religion. «*Son âme assoiffée de romantisme autant que d'idéalisme*» (page 69) l'a rendu «*sensible au scandale de l'injustice sociale*» (page 52), l'a voué au perfectionnement de l'humanité, et «*une absurde fatalité*», provoquée par Éphraïm qui eut l'habileté de ne point lui proposer «*des thèses proprement marxistes*» mais d'invoquer «*notre espérance messianique commune. Et je ne pouvais qu'approuver : il plaidait pour la justice des victimes, la dignité des esclaves.*» (page 57) l'a conduit vers le communisme, le détournant du judaïsme, ne le faisant que changer de mysticisme, l'a mené en U.R.S.S.. (page 202). Mais, à la fin de sa vie, il redevient ce «*nationaliste juif*» (page 29) qu'il avait déjà été à la suite du pogrom quand, «*éprouvant envers les juifs de son quartier un amour immense*» et «*haïssant les assassins, les pillards, vouant à la Russie tout entière une haine viscérale, monstrueuse et sans pitié : j'étais déjà coupable de menées nationalistes juives et d'agissements contraires à votre loi, car votre loi est ennemie de la mienne.*» (page 40).

Sur le plan des sentiments, il reste soumis à la figure du père, «*homme doux et chaleureux*» (page 69), qui accepte de le voir partir à l'étranger mais lui donne un ordre : «*Tu resteras juif, n'est-ce pas?*» (page 72) qui le poursuit tout au long de son parcours («*Le jugement de mon père compte, à mes yeux, plus que le vôtre. En fait, le sien seul compte.*» [page 50] - «*Je me reconnais coupable de ne pas avoir vécu comme mon père.*» [page 77] - il s'imagine que son père lui fait ce reproche : «*Tu parles, tu manges, tu t'habilles comme un Ivan ou un Alexeï. Pas comme un Juif.*» [page 223]), qu'il confond même avec David Aboulesia (pages 196, 281). Il affirme en prison son amour pour ses parents, et s'accuse de cet amour (page 75). Il ressent d'abord de l'amitié pour Éphraïm, une amitié qui, à la façon de celle de Montaigne pour La Boétie, ne s'explique pas : «*Nous étions amis parce que - parce que nous étions amis*» (page 59).

Avec les femmes, il est évidemment victime de sa timidité et de son «*manque de maturité*» (page 166). Inge, la militante farouche est «*sa première flamme*» (page 91), «*son premier guide, son premier refuge, l'ange et le démon de son adolescence, cultivée, volontaire et cependant féminine*» (page 92), «*sa protectrice, plus forte que lui*» (page 94). Aussi, à l'égard de Paul Hauptmann, qui était son amant, se sent-il coupable : «*Masochisme? besoin d'expié, de me racheter? Je n'étais pas encore débarrassé de mes inhibitions puritaines.*» (page 109) - «*L'aimait-il toujours? Avais-je eu tort de les séparer?*» (page 115). Elle l'a «*choisi par instinct maternel*», croit-il, alors qu'elle «*n'avait fait qu'exécuter les instructions du Parti*» (page 92), tandis que, quand elle lui commande : «*Au lit !*» il a lui-même bien du mal à s'exécuter, «*ignorant quel devait être son rôle*» (page 95). Il reste qu'il est ainsi initié à l'amour (et, dès lors, toujours «*très prompt à s'enflammer*»), il est dominé par cette première maîtresse, «*qu'il aimait passionnément et qu'il trompait avec Dieu*» (page 98). Il est vrai qu'il est de dix ans son cadet, mais il l'est aussi par Sheina Rosenblum, la «*militante passionnée*» chez laquelle il s'installe à Paris (page 141). Sa «*voix voluptueuse*» le troublait (page 142) ; elle lui faisait lire ses poèmes, et lui «*payait quand même des droits d'auteur*» (page 148) ; mais il constate : «*Le puritain en moi n'avait pas encore désarmé*» (page 149). Il est encore prêt à s'enflammer pour Ahouva (page 158), pour Anna (page 214), pour les infirmières (pages 228, 238, 266). Il éprouve, pour Raïssa, femme dominatrice, un amour masochiste,

Ses échecs politiques et amoureux lui donnent, à Paris, en 1939, un «*sentiment de malaise et de culpabilité. Je ne m'aime pas. Période déprimante, stérile*» (page 203), le font passer par une «*dépression nerveuse*» (page 204), le désir de «*vivre en dehors de la vie*» (page 205). Plus tard, à Moscou, «*il se sentait à l'écart, comme en marge de sa propre existence*» (page 210).

Poète, Paltiel, est-il même un bon poète? Il est un poète de la solitude (on trouve ses poèmes pages 25, 26, 104, 105, 124, 125, 126, 140, 181, 247, 248) alors qu'il se veut «*militant de la fraternité*», et l'auteur se montre d'une ironie encore plus cruelle quand il fait du personnage un littérateur vraiment médiocre. Mais, lorsque le juge, en désespoir de cause, lui propose machiavéliquement d'écrire n'importe quoi, il «*succombe aux tentations de l'écriture, à l'appel mystérieux du verbe*» (page 177), tombe dans le piège, rédige un plaidoyer qui est en fait un acte d'auto-accusation qu'il poursuit jusqu'à ce que vienne l'interrompre vraisemblablement «*le gentleman de la quatrième cave*» (page 282).

Il fallut le coup de Staline contre les intellectuels juifs pour que le rêveur s'éveille vraiment, pour qu'en prison il se métamorphose, devienne véritablement entier, qu'il résiste aux interrogatoires (pages 168-171), qu'il se montre plus fort que la torture, sa détermination se forgeant à l'approche de la mort à travers les épreuves de la prison, où son courage fait l'admiration de Zupanev, comme à travers la rédaction de son testament. Ayant décidé de «*ne plus se mentir à lui-même*» (page 190), accusé de mépriser l'être humain par un trop grand amour de l'humanité juive, il reconnaît être «*un nationaliste juif*» (page 29), atteignant son être authentique à l'approche de la mort, affirmant : «*Ce n'est pas la mort qui m'effraie, mais l'impossibilité de donner un sens à mon passé.*» (page 280). Il écrit sa dernière lettre à son fils, la seule chose qu'il ait commencée et finie.

Représentant d'un poignant et incompréhensible malentendu partagé par de nombreux autres juifs, qui furent leurrés par le communisme, crurent en «*l'avenir radieux*» qu'il promettait, puis furent les victimes innocentes des machinations du gouvernement soviétique, Paltiel appartient en fait à la tradition du «*Schlemiel*», personnage des littératures allemande et yiddish, qui est un bon à rien, grandiose et sympathique, un pauvre type malchanceux (à l'origine, chez Chamisso, il a perdu son ombre), qui accumule sur lui tous les malheurs, dont on se moque, mais auquel on s'identifie aussi et par lequel on se moque donc de soi-même (à la façon de Charlot ou de Woody Allen).

Élie Wiesel indiqua qu'il est «*le personnage qu'il aurait aimé être s'il avait eu à vivre cette expérience, un personnage en marge, un peu à côté de la réalité. Un raté : amant raté, communiste raté, Juif raté, il n'est jamais entier, sauf en prison, au moment où il écrit sa dernière lettre à son fils.*»

Le romancier n'avait jamais créé des personnages aussi réels, aussi incarnés, aussi finement ciselés, celui de Paltiel étant remarquable par son ambiguïté de juif religieux et de révolutionnaire, de rêveur éveillé, de sensuel ascétique, de poète de la solitude et de militant de la fraternité,

Intérêt philosophique

C'est pourtant grâce à ce anti-héros pitoyable et sympathique qu'Élie Wiesel veut faire passer un message, donner un enseignement, démontrer une vérité. Cette volonté est si nette qu'on peut même lui reprocher d'avoir écrit un roman à thèse. Mais le talent de l'auteur, c'est de ne pas s'en tenir dès le départ à sa démonstration, en affirmant d'emblée et tout du long : voici la vérité. Au contraire, il fait parcourir à son héros, et, par conséquent, à son lecteur, l'intégralité du chemin qui conduit à cette vérité ultime.

Mais le sens du livre est à déterminer plus précisément en suivant les étapes de l'évolution de Paltiel. On peut ainsi dégager la dénonciation du communisme, la revendication du judaïsme et l'affirmation de la valeur de la mémoire, du témoignage.

La dénonciation du communisme :

"*Le testament d'un poète juif assassiné*" présente le problème de l'attraction et de la répulsion entre deux idéologies : le judaïsme (et, plus largement, toute religion) et le communisme. La révolution a, en effet, attiré de nombreux Juifs, intellectuels ou religieux, et on a pu dire que, pour eux, «faire la révolution n'était au fond que la 614e Mitzva» (une des obligations religieuses, qui sont au nombre de 613 !)

En fait, c'est le judaïsme qui avait déjà fait naître chez Paltiel une sensibilité à la pauvreté (à l'occasion d'un mariage lors de son enfance, «on prépara un repas spécial pour les pauvres [...] Mes sympathies communistes de plus tard, ce fut ce mariage qui les suscita.» [page 51]), au «scandale de l'injustice sociale» (page 52). Une incitation à la charité lui avait été faite par son père : «Tzedaka tatzil mimavet. La charité vous sauvera de la Mort [...] En secourant les pauvres, en regardant, en écoutant ceux qui ont besoin de nous, nous avons simplement le privilège de vivre notre vie, de la vivre pleinement.» Il s'agit donc de «diminuer le malheur dans le monde» d'être «sensible à la souffrance d'autrui» (page 73), de «combattre l'injustice», de «défendre les victimes, même celles du ciel [...] Le vrai danger, mon fils, se nomme l'indifférence.» (page 74).

Si, à la question d'Éphraïm : «Pourquoi sommes-nous condamnés à la famine, à la misère?», il répondit encore dans l'esprit religieux, fait de soumission et de résignation : «Parce que Dieu le veut ainsi [...] La volonté de Dieu est insondable.» (page 57), et déclara attendre le Messie, il subit tout naturellement l'influence de celui «qui invoquait leur espérance messianique commune» (page 57), qui, peu à peu, lentement et systématiquement, lui «instillait sa conception du monde ; seul le communisme permet à l'homme de triompher rapidement de l'oppression et de l'inégalité. Le communisme était une sorte de messianisme sans Dieu, un messianisme séculier, social, en attendant l'autre le vrai.» (page 59). Ainsi, Paltiel passa du judaïsme au communisme en ne faisant que changer de mysticisme, l'idéal du judaïsme lui paraissant devoir être réalisé dans le communisme. Le «messianisme religieux aurait, en se laïcisant, conduit à l'autre, d'inspiration terrestre», par lequel l'établissement de la paix et de la justice se ferait par l'action des masses. Il arriva à cette conclusion : «Dieu veut que nous soyons communistes.» (page 59). La même entreprise de conversion fut poursuivie par Bernard Hauptmann dont «la passion était de détourner les jeunes Juifs religieux de leur foi» (page 89), et par Inge à laquelle, cependant, Paltiel fait des «infidélités religieuses» (page 98).

Mais le communisme qui, note Wiesel, «fait partie de notre expérience commune», se révéla néfaste, et, en particulier, à l'égard des juifs, à travers les décisions contradictoires prises par Staline. Et le livre, même s'il est «un témoignage imaginaire», s'inscrit parmi les nombreux ouvrages où le stalinisme fut observé et condamné, qu'ils soient ceux de Soviétiques comme Soljénitsyne, ou de Roumains, de Polonais, de Tchécoslovaques, etc., qui en furent les victimes, ou d'intellectuels occidentaux qui, à la façon de Paltiel, furent attirés par un idéal, à qui l'on répéta : «Pense à plus tard,

à la vue d'ensemble» (page 194), mais qui quittèrent les rangs du Parti à chacune des occasions où la contradiction apparut énorme entre cet idéal et la «realpolitik» de Staline et de ses successeurs : grands procès de Moscou (1936-1938), signature du pacte germano-soviétique (1939), répression de l'insurrection hongroise (1956), printemps de Prague (1968), guerre en Afghanistan (1979-1989), etc.. On peut donc voir, dans *«Le testament d'un poète juif assassiné»*, un tableau du totalitarisme soviétique : idéologie globalisante, parti unique prenant en charge cette idéologie, surveillance policière et répression violente, autocrate devenant l'objet d'un culte, conditionnement grâce aux communications de masse et à une production culturelle définie par le réalisme socialiste, volonté d'uniformisation qui conduit à l'élimination des minorités.

Il fallut que Paltiel fût victime de ce dernier objectif pour qu'il comprenne son erreur : la liquidation de Paul Hamburger et celle, en Espagne, de Bercu, que justifiait son autre ami, Yasha, qui *«travaillait pour les organes de la Sécurité»* (page 193), ne lui avaient pas ouvert les yeux. Il fut un de ces militants ou «compagnons de route» pas si innocents que cela, qui savaient mais qui gardèrent le silence, qui mentirent même et qui, plus tard, confessèrent une culpabilité qu'auparavant ils nièrent avec arrogance.

L'opposition entre religion et idéologie, entre les mystiques (qui veulent agir *«sur Dieu»* [page 56]) et les politiques (page 77, peut-être allusion à la formule de Péguy : «Tout commence par de la mystique et finit par de la politique»), entre ceux qui sont animés par la spiritualité et ceux qui ne pensent qu'à la réalité sociale, entre ceux qui veulent changer l'Homme et ceux qui veulent changer la vie, entre Paul et Aboulesia (page 156), ne serait, selon Paltiel, qu'apparente : Aboulesia, ce *«professeur-aventurier-mystique»*, qui se dit *«agent secret de Dieu»*, qui prépare la venue du Messie, qui pense *«qu'une grande souffrance précédera l'explosion lumineuse de l'ère messianique»*, qui dit que *«le mal joue un rôle dans le drame cosmique de la rédemption ultime»*, serait *«marxiste sans le savoir, un révolutionnaire malgré lui»* (page 156). Tandis que l'autre, le militant du «Komintern» disait que, *«pour sauver le monde, il fallait l'amputer ; pour sauver le bras, il est nécessaire de couper le petit doigt.»* Aucun de ces deux extrémismes n'attirait guère le tiède Paltiel qui allait, cependant, s'affermir à travers ses épreuves finales pour se transformer en juif convaincu.

La revendication du judaïsme :

En fait, Paltiel, en se voulant communiste, vivait un *«dédoublé de personnalité»* (page 89) : *«le communiste en moi [...] le Juif en moi»* (page 202), sentant en Espagne que *«le Juif en lui avait une mémoire plus ancienne que le communiste»* (page 181), étant soucieux, pendant la Deuxième Guerre, de *«mourir comme juif»*, craignant que personne ne vienne *«réciter le Kaddish»* pour lui (page 235), essayant après son adhésion au Parti de se persuader qu'*«on peut être à la fois juif et communiste»* (page 272). Finalement, celui qui, auparavant, refusait *«le chauvinisme juif»* (page 136), qui avait *«une opposition de principe au sionisme»* (page 145), opta : *«Le Juif en moi avait une mémoire plus ancienne que le communiste»* (page 181), *«retomba en religion [...] remit les phylactères.»* (page 278).

De toute façon, et c'est l'ironie suprême, Paltiel et les autres juifs communistes cherchaient une conciliation, alors que, pour les communistes non-juifs, la question ne se posait pas : les juifs restaient juifs avant d'être communistes. L'antisémitisme ne céderait devant rien, pas même devant la communion idéologique. Cependant, Jacqueline Pratel (*«Le Monde, 11 avril 1980»*) se demanda : *«Mais n'est-ce pas au fond cette permanence qu'Élie Wiesel revendique?»* Tandis que Jean Lacouture nota : *«On ne s'étonnera pas que Wiesel ait assuré la victoire chez son héros de l'authenticité juive sur le projet d'un universalisme marxiste.»*

Le livre stigmatise donc l'antisémitisme, les préjugés par lesquels on attribue aux Juifs *«le goût de la souffrance»* (page 32), la toute-puissance (page 103), le complot (Paltiel dit au *«citoyen magistrat»* : *«Vous êtes persuadé que tous les événements du monde sont agencés, dirigés et voulus par les Juifs.»* [page 47]), l'internationalisme (que Paltiel reconnaît et dont il se réjouit [page 50]), la lâcheté (pages 218, 239). Au contraire, Paltiel affirme : *«Les Juifs semblent incapables de commettre certaines ignominies, même quand il s'agit de se venger.»* (page 185).

Mais, si l'antisémitisme des *«chrétiens d'Europe»* (page 204), des Russes pogromistes ou des nazis (*«Chez nous, on les traitait de pogromistes»* [page 110]) allait de soi en quelque sorte (il a sa source

dans le christianisme qui traditionnellement condamnait ceux qui n'avaient pas su reconnaître le Christ), même si, avec l'Holocauste, «*l'humanité [...] est [...] tombée dans l'abîme [...] a brûlé son âme*» (page 243), le scandale, c'est l'antisémitisme des communistes qui se prétendaient internationalistes, celui des «*bonnes gens de Vitebsk*» qui ont «*permis à ces assassins de tuer leurs voisins juifs en dépit de quarante ans d'éducation communiste*» (page 225), celui de Staline : «*Pourquoi détestait-il tant les Juifs que pourtant il admirait?*» se demande Élie Wiesel. Mais poser la question en ces termes n'est-ce pas déjà y répondre? C'est la survivance du vieil antisémitisme russe à travers l'U.R.S.S. qui explique l'émigration des juifs russes en Israël.

Le thème profond du livre est l'affirmation de la nécessité pour un juif de rester fidèle au judaïsme. Mais «*qu'est-ce que le judaïsme?*» demande Olga à Grisha : «*une religion? [...] une race? [...] une maladie? [...] une culture? [...] une civilisation? [...] une philosophie? [...] une patrie?*» (pages 103-104). Pour Paltiel, c'est «*la foi de ses ancêtres, ses racines, sa fidélité originelle*». Et il prend cette position finale, enfin ferme, dès le début de son testament où il «*plaide coupable*» (page 28) d'être «*un nationaliste juif*» (page 29), où il se réjouit d'être soutenu par «*les sionistes, les Juifs conscients et dévoués, les Juifs juifs*» (page 147). Dans la lettre à son fils où il lui recommande : «*Ne suis pas ma vie ; elle ne mène pas à la vérité. La vérité pour un Juif, c'est de rester parmi ses frères*» (page 77), il fait écho au testament que lui a laissé son propre père : «*Tu es juif avant tout ; c'est comme juif que tu aideras l'humanité*» (page 74), et à la réprimande de David Aboulesia : «*Si, pour sauver l'humanité, tu penses devoir te désintéresser de tes frères, tu ne sauveras personne, tu ne te sauveras même pas toi-même.*» (page 197).

À travers cet enchaînement de testaments du grand-père au père et du père au fils se manifeste bien ce «*besoin de transmettre*» qu'Élie Wiesel constate «*chez les Juifs, l'importance primordiale qu'ils accordent aux liens qui unissent les générations, cette conscience de se situer dans une chaîne qui résiste aux plus violents des conflits de générations*», la liaison étant marquée par le retour des prénoms du grand-père au petit-fils dans le cas de Grisha comme dans celui de Paltiel. Remontant plus loin encore dans le passé, alors que le communisme lui demandait de «*répudier ses ancêtres*» (page 31), Paltiel se sent en communion avec «*l'histoire des Juifs d'Espagne*» victimes de l'Inquisition (page 180), porte en lui «*trente ou quarante siècles d'Histoire*» (page 19).

La nécessité de la mémoire, de la connaissance de l'Histoire, du témoignage : La fidélité aux racines, à la tradition n'est pas l'apanage des seuls Juifs, mais un besoin universel. En épigraphe du roman, il y a cette citation du «*Talmud*» : «*Qu'est-ce que la vie d'un homme? Une ombre. Mais quelle ombre? Celle, immuable, d'un bâtiment? Ou celle d'un arbre qui survit aux saisons? Non, la vie d'un homme se compare à l'ombre d'un oiseau en plein vol : à peine aperçue, déjà elle est effacée.*» Il est donc nécessaire d'essayer de la fixer.

Élie Wiesel justifie le témoignage qui est l'objet de toute son oeuvre : «*On me reprochera peut-être de vivre le regard tourné vers le passé, mais n'en plus parler, c'est le céder au bourreau qui tue deux fois, la seconde en tentant d'effacer les traces de son crime.*» Et la nécessité d'affirmer la réalité de l'Holocauste s'impose bien face au révisionnisme actuel qui prétend le nier.

La mémoire (et le livre, son véhicule privilégié) sont au centre de tout le roman. Yoav, Grisha et Zupanev possèdent chacun un exemplaire du recueil de poèmes de Paltiel Kossover, qui «*constituent une sorte de biographie spirituelle*» (page 77). La seule possession de ce livre les unit dans une même chaîne de la mémoire et de l'appartenance : le titre de ce recueil est «*J'ai vu mon père en rêve*». Il s'agit du père de Paltiel (qui lui a dit : «*Souviens-toi d'une chose, souviens-t'en toujours : tu es juif, juif avant tout ; c'est comme juif que tu aideras l'humanité. Si tu t'occupes des autres au détriment de tes frères, tu finiras par les renier tous. Si tu veux, considère cela comme mon testament.*» [page 74]), mais cela symbolise également Paltiel lui-même, père de Grisha (diminutif de Gershon, prénom du père de Paltiel, qui établit une autre boucle du point de départ au point de retour). Ces vies sont enchaînées d'une génération à l'autre, chacune n'étant que cette «*ombre d'un oiseau en plein vol, à peine aperçue, déjà elle est effacée*», mais la suite des vies laissant, elle, une trace. D'où l'importance du témoignage du père au fils, de la fidélité du fils au père, du petit-fils au

grand-père (page 77), lien marqué par la similitude des prénoms (Paltiel, nom du grand-père [page 30], Grisha, nom du grand-père [page 31]).

La chaîne de la mémoire et de l'appartenance se continue ensuite avec le testament proprement dit. C'est ce livre qui lie Zupanev à Paltiel, alors qu'ils ne se sont jamais parlé, que Paltiel n'a peut-être même jamais remarqué sa présence. C'est encore le testament qui va lier Zupanev et Grisha, et Grisha à son père. Enfin, tout cela est parachevé par un livre ultime, un livre gigogne, recouvrant toutes les autres, le roman intitulé *"Le testament d'un poète juif assassiné"*, liant à son tour Yoav, vraisemblable rassembleur de tous les récits, et liant aussi et enfin les lecteurs qui sont comme ces gens de la page 17 qui *«dorment, oreilles bouchées, paupières baissées, les gens qui ne veulent pas s'en mêler»*. Paltiel avait donc raison de penser : *«Quelque chose en moi me dit qu'un testament ne se perd jamais. Même si personne ne le lit, son contenu est transmis. L'appel des mourants sera entendu ; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Tous nos actes s'inscrivent dans le grand livre de la Création : c'est l'essence même de cette tradition noble qu'est le judaïsme.»* (page 76).

Ainsi, les quatre personnages centraux des quatre récits assemblés n'ont d'autre lien entre eux que le livre, dépositaire de la mémoire. Il y a là une troublante similitude avec les Évangiles, qui ferait de Paltiel Kossover un personnage messianique. Les apparitions successives de David Aboulesia pourraient appuyer cette hypothèse. Il cherche *«quelqu'un»* dans le monde, le Messie : *«Le Messie a l'air de n'importe qui, sauf d'un messie. Antérieur à la Création, son nom l'est aussi à lui-même. L'histoire du Messie est celle d'une quête, c'est l'histoire d'un nom parti à la recherche d'un être, ou de l'être.»* (page 130). Cette histoire-là, n'est-elle pas justement celle de Paltiel Kossover, jeune homme parti avec l'espoir de sauver les hommes, homme parvenu au bout de sa quête en trouvant enfin et en affirmant son identité : *«J'épouse la cause juive, je l'épouse entièrement, totalement, oui ; je me considère solidaire des Juifs, où qu'ils soient ; oui, je suis un nationaliste juif au sens historique, culturel et éthique ; je suis juif avant tout.»* (page 29).

Il est bien vrai que nous nous accrochons au présent en vivant dans le passé, et que, comme l'a bien vu l'écrivain et philosophe américain Santayana, *«Celui qui ne connaît pas le passé est condamné à en répéter les erreurs.»*

Conclusion

"Le testament d'un poète juif assassiné" est un roman engagé qui, à travers un tableau de l'Histoire mouvementée du XXe siècle, fait découvrir un destin individuel où le malheur est tempéré par l'humour, affirme la nécessaire primauté, pour tout Juif, de son judaïsme sur un communisme qui se révèle lui aussi antisémite. Élie Wiesel, qui ne supporte pas que s'installent l'oubli et l'indifférence devant les tragédies qui jalonnent l'Histoire des juifs au XXe siècle, lança un cri contre l'indifférence, mais aussi un témoignage d'espoir. Il n'a jamais rien écrit de plus fort, son génie du témoignage s'exprimant à propos d'un débat profond entre tous, celui qui opposa les deux messianismes les plus intenses, le juif et le communiste. Il assura la victoire chez son héros de l'authenticité juive sur le projet marxiste d'universalisme. Il a réussi un chef-d'œuvre, digne des plus grands conteurs juifs.

Destinée de l'oeuvre

"Le testament d'un poète juif assassiné" fut le roman d'Élie Wiesel le plus célèbre.

Il fut sélectionné pour le prix Goncourt, obtint le Prix du Livre Inter 1980, le Prix des Bibliothécaires 1981.

La traduction du livre en anglais a été faite par Marion, la femme d'Élie Wiesel. Elle fut publiée en 1981 sous le titre *"The testament"*.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)